

V

Psychologie: par amour de Dieu, tu la considères encore ? Rien que de l'ordure bourgeoise du XIXe siècle ! Notre époque est fatiguée, elle n'en peut plus de la psychologie, bientôt elle la verra comme une cape rouge, et celui qui continuera à troubler la vie avec la psychologie recevra tout simplement un coup de poing sur la tête. (T. Mann, Docteur Faustus)

L'esprit des femmes est sexe et leur sexe esprit (Lou Salomé, lettre à Freud)

On fait n'importe quoi pour se faire aimer : on peut même aimer.

TdM

La première fois	4
Recherché par le temps perdu.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Le sexuel	Errore. Il segnalibro non è definito.
L'enfant et l'espace-temps	5
Persil	6
Glandes	6
Le père	7
La trappe secrète	7
L'amour de la mère.....	7
L'aiguillette.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Fétichisme.....	9
Moteur	11
Thuyas et mois.....	11
Sabina Spielrein	11
Résistance	12
Index freudien	13
Amitié délicate.....	18
Je me souviens	19
Une science	19
Conscience.....	20
Les vrais motifs.....	20
Le nez.....	21
Ça	21
Peur.....	21
L'âge	21
Manies.....	21
Objet d'étude	21
Au collège.....	22
Le grand timonier	22
Ô mon ami	22
Bouchon.....	22
Les grands timides	23
Aimer	23
Amour.	23

Le désir de la patate.....	23
Un jeu pour génies	Errore. Il segnalibro non è definito.
Honte.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Freud et la pédagogie.....	24
États d'âme.....	25
Folie	27
À ton âge.....	28
Souffrance	28
Excuses et accusations.....	29
Faust et Freud.....	30
Rire	31
Myopes.....	31
Confiance	32
Parents.....	32
Pensez	32
Périastre.....	33
Lou et Sigmund	33
Perroquets.....	33
Trois hommes et une femme	33
Peu	34
Payer cher ?.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Solitude.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Handicap	34
Bébés.....	34
Sur les rives du St.-Laurent	34
Pédofille	36
Petit	36
Certitudes.....	36
Irritation.....	37

La première fois

La première fois à New York ce sont les gratte-ciel, défi au ciel inutile, et le grouillement des rues qui vous frappent ; à Venise ce sont les canaux, la place Saint-Marc et le Pont des Soupirs ; en Engadine la majesté du Corvatch et la puissance sereine du haut plateau. La luminosité du regard vous trouble, la première fois qu'elle vous aime et la première fois que ses cuisses s'ouvrent, c'est le mystère de son plaisir qui vous ébranle. La première fois que vous écoutez Don Juan, c'est l'ouverture qui vous bouleverse et dans la Neuvième c'est l'*Hymne à la joie*. La première fois, c'est comme cela. Ce sont les choses simples et immédiates, celles qui concentrent des milliers d'années d'histoire et qui méprisent une finesse au bord de la décadence, qui frappent. C'est ce qui est universel, banal, non raffiné, commun, qui vous ouvre et vous surprend.

Il y a les malheureux qui, dès la première fois, à New York admirent l'agencement des poubelles, à Venise une rame oubliée, en Engadine un regard sicilien en quête d'affection. Il y a ceux qui dès la première fois, derrière la lumière du regard amoureux, voient l'ambition inassouvie et entre les cuisses le signe d'un prochain passage. Il y a ceux qui, dès le début, n'écourent ni Don Juan, ni la Neuvième, mais s'extasient sur les quatuors.

Une catégorie spéciale : celle de ceux dont la première fois n'est pas la *première fois* mais un grain de sable qui tombe dans les engrenages de la réflexion grippant pour toujours la machine du bonheur.

Une catégorie dangereuse parce que, incapable de vivre, remplit de virus alphabétiques les belles pages blanches.

Une catégorie pathétique, remplie de lecteurs à l'intelligence ridée et à l'esprit criblé par les vers de l'originalité qui ont réussi l'exploit de devenir imbéciles par trop d'intelligence.

Touristes de l'intellect

Heureusement qu'il y a une limite au-delà de laquelle notre ticket n'est plus valable. Une limite au-delà de laquelle s'étend le domaine des vrais Autres, de ceux qu'on ne pourra jamais comprendre, quel que soit l'effort que nous y mettions. Et ceux qui font semblant de comprendre (et donc de respecter) ne font que subrepticement ramener la diversité vers eux : donc ils la détruisent. Il y a une limite au-delà de laquelle on ne comprend pas, c'est tout. C'est la vie. Et l'effort surhumain qu'on doit faire c'est — après l'instant de lucidité qui nous a montré notre incompréhension — d'accepter, de ne pas vouloir entrer en touristes de l'intellect dans la cité interdite.

Le sexuel

Notre cerveau a beau créer les réseaux conceptuels les plus parfaits, a beau flâner dans les symboles, il ne réussira jamais à comprendre quoi que ce soit au « sexuel » (le nôtre et celui des autres). Ni le marteau de l'inconscient, ni les ailes de papillon du mysticisme, ni les coups de génie de la poésie — pour ne pas parler de la raison scientifique — ne peuvent nous faire comprendre le moindre élément de l'immense cité interdite

bâtie dans l'enfance de chacun d'entre nous à coup de détails. Les premières années de la vie bâtissent des frontières internes à l'individu imperméables à toute sorte d'attaques. Quand on croit être allé au-delà de la frontière, on est aux prises avec une simple ruse du « sexuel » : il fait reculer momentanément les frontières afin que l'on ne se casse pas trop vite les dents contre la souffrance.

Certes, on peut toujours trouver des explications après coup. Je dirai même qu'on doit (ça fait partie du jeu). On peut toujours gloser sur les causes et les effets : on sera toujours décalé ou en retard ou à côté. Le « sexuel » court toujours plus vite que le reste ; pas beaucoup plus vite, seulement un peu plus, pour nous donner l'illusion qu'on peut le rejoindre.

Si on est toujours en retard, même sur « notre » sexuel, comment peut-on porter des jugements sur le « sexuel » des Autres ? Peut-on juger ce bon père de famille qui a violé dix fillettes ? Quoi dire de ce monstre qui s'est fait caresser par une prostituée mineure ? Et, même, quoi induire du dernier rêve que vous avez fait où votre sœur vous lèche pendant qu'un rhinocéros encule votre grand-mère ?

On a besoin de changer de niveau. De descendre au politique, là où l'on peut s'entendre sur la portée et la valeur des tickets. Là où les raisons se font une place à coup de coude pour établir des limites non plus à la compréhension, mais aux comportements. Mais, là encore, le « sexuel » n'a pas fini de s'imposer et de continuer à donner des ordres à sa servante la raison. C'est pour cela que tout discours moral s'appuyant sur de grands principes entraîne des catastrophes plus grandes que celles qu'il était censé éviter. Plus le « sexuel » nous hisse, plus on est sûrs de retomber dans ses bras toujours prêts à nous ramasser pour nous envoyer au combat jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'enfant et l'espace-temps

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu *La construction du réel chez l'enfant* de Jean Piaget pour savoir que même après deux ans l'enfant n'a pas une évaluation exacte de la durée. Mais quand l'enfant aura-t-il une évaluation exacte ? Exacte non pas dans le sens du temps objectif (qui n'existe pas, comme il est de notoriété publique), mais exacte par rapport à celle des personnes qui l'entourent. Jamais, en tant qu'enfant. L'enfance est la période où le temps interne à l'enfant et le temps de l'entourage (le temps social si on veut) sont complètement décollés.

Quand j'étais enfant ma grand-mère Alice, en été, passait la majorité de son temps à Premiana un alpage à une heure de marche du village et ma grand-mère Marie restait tout l'été à La Bianca un autre alpage sur le même versant des Alpes à deux heures du village. Tout le monde disait que Premiana était à moitié chemin entre le village et La Bianca. Pour moi, jusqu'à l'adolescence, Premiana loin d'être à moitié du chemin, était... Ça dépendait.

Quand je pensais¹ aux différences (les hêtres qui timidement prenaient la place des châtaigniers pour ensuite l'abandonner aux sapins ; la neige qui laissait La Bianca² blanche quand Premiana était déjà verte

¹ J'écris « pensais », mais mon « pensais » est comme l'« attendre » de la tique. Je ne pensais rien. Je sentais que le bouillon...

² La Bianca : celle qui est blanche.

et jaune et bleue ; le tricot qu'à La Bianca on enfilait le matin même au mois de juillet et qui restait en boule dans le sac à dos chez Alice ; les gens nombreux qu'on voyait circuler en bas et toujours les mêmes trois personnes qu'on voyait à La Bianca ; l'horloge du clocher du village invisible d'en haut et qui nous entraînait à la lecture des heures, des heures durant, à Premiana ; les femmes accompagnant leurs hommes qui avaient passé leur enfance à La Bianca : « je pensais de ne plus arriver, quand j'étais en Premiana, j'étais déjà fatiguée... Quand je pensais aux différences, j'avais la sensation que la Bianca était mille fois plus loin du village que Premiana, que dis-je ? un million de fois. Les deux distances (que tout le monde mesurait en temps de marche) étaient incommensurables. Le concept de distance qui semblait tellement clair dans la tête des adultes était une chose sans vie que je singeais- Aujourd'hui encore, quand je retourne dans la vallée, je dois m'efforcer pour penser que les deux alpages ne sont séparés que d'une heure de marche³.

Quand je pensais à ma mère. Les deux alpages étaient à la même distance. Exactement la même. Ils étaient loin.

Coda sur l'espace-temps. La force d'Einstein ne réside pas tellement dans l'érudition, la méthode, les connaissances propres aux hommes de sciences, mais dans le courage, le manque de dogme et la curiosité propres aux génies que la société ne lime. L'espace et le temps ne sont séparables que dans une approximation que les enfants ne savent pas encore faire. Le côté enfantin d'Einstein, ce côté qui le rend si sympathique, qui le rend quelqu'un comme nous — comme nous aurions pu être si les conventions ne nous avez pas trop froissés— n'est pas dû au hasard. Ses caprices avec sa femme non plus.

Persil

« Quand on est très constipé, le seul remède est celui des mères italiennes. Le connais-tu ? me demanda L..

— Je ne connais rien de spécial... les pruneaux...

— Non. Elles chatouillent l'anus de leurs enfants avec un bouquet de persil.

— Je ne dois pas être un Italien de souche parce que j'imagine difficilement une telle méthode chez moi. »

L. est en psychanalyse depuis des années et je n'ai pas osé lui dire que les psychanalystes « persillent » les lèvres de leurs patientes. Surtout de cellesque Lacan appelle les pas chiantes.

Glandes

La complaisance est un sentiment qui m'irrite et la mélancolie un gris état d'esprit qui m'attire. Mais le mélange, ça non ! La complaisance du mélancolique, non ! elle excite outre mesure mes glandes salivaires.

³ J'aimerais connaître comment les enfants actuels qui vont à la Bianca en voiture perçoivent les différences de temps de route entre les deux alpages — qui ne sont plus des alpages, mais des centres rustiques de vacances. Ce qui est certain c'est qu'être à moitié du chemin est beaucoup moins important non seulement parce que ça prend seulement dix minutes de voiture, mais aussi parce qu'il y a cinquante ans on montait le dos chargé et les seuls mots que les paysans échangeaient étaient à propos du temps. Du temps qu'il faisait et du temps qui restait.

Le père

Sibylle Lacan, *Un père*, Gallimard 1994. J'ai honte. Pour l'auteur, l'éditeur, le libraire et moi-même qui ai lu ce flock-book en entier. En quatrième de couverture : « (...) ce livre (...) la volonté forcenée d'expression et d'authenticité par laquelle une femme conquiert sa propre langue ». J'ai honte pour le sot qui a écrit ces mots. J'ai honte que le mot « femme » soit employé de manière si stéréotypée pour souligner la conquête de « sa » langue quand tellement de femmes ont déjà conquis « la » langue.

La trappe secrète

J'habitais dans une tour cylindrique qui avait l'air d'un silo à grain. Mon fils entre en courant dans ma chambre : « Maman, maman, sauve-moi ». Il est pâle, il tremble et sa chemise (la chemise de soie que V. venait de lui envoyer de Montréal) était complètement mouillée. Les bruits sourds de pas montant l'escalier faisaient vibrer le plancher. Des pas de nazis. « Je fais partie d'un groupe qui congèle des bébés et la police est sur mes traces. Je te jure que moi je ne les ai même pas touchés. J'étais le responsable du marketing. Je t'en prie, maman, aide-moi : ouvre-moi ta trappe secrète ! » Comment savait-il que j'avais une trappe secrète ? Qui le lui avait dit ? « Je t'en prie maman. Une seule fois. » Mais il ne passera pas ! il est trop grand ! Le bruit des pas s'approchait, leur rythme devenait toujours plus lent et précis. « Maman ! » À ce cri, qui venait de mes propres entrailles, je ne pus résister : « Promets-moi que tu ne participeras plus à la congélation des bébés. Jure-le-moi. » « Je te le jure, mais, je t'en prie, ouvre-moi ta trappe. Ils arrivent ! Vite, vite, sauve-moi. Fais-moi sortir. Fais-moi entrer. » Un cri, aigu comme une sirène : « Oufrez ! Oufrez immédiatement. Attrapez-le ». Je me réveillai. J'étais dans ma chambre et B. ronflait tranquille, comme d'habitude, à côté. Tout était normal. Je commençai à rire. Impossible de me retenir. B. se réveilla : « Qu'as-tu ? »

— Rien. Un drôle de rêve. Des bébés congelés et des trappes.

— Et cela te fait rire ? »

Oui, ça me faisait rire, rire comme quand on échappe au plus grand des dangers.

L'amour de la mère

Il y a des discussions interminables, utiles, agréables et nécessaires. Ce sont les discussions qui abordent les thèmes qui structurent une culture donnée, celles qui circulent de génération en génération. Mais, pour qu'elles aient toutes ces qualités, il faut un grand nombre d'intervenants. Ces mêmes discussions, lorsqu'elles stagnent dans un groupe étroit, si on a un minimum de sens critique, deviennent lassantes — elles ne tournent même plus en rond, elles sont clouées au mur solide de l'inertie.

Prenez, à titre d'exemple, un thème, qui depuis quelques millénaires⁴, hante la culture occidentale (et non

⁴ J'invite les couillons qui répètent comme des perroquets que ce n'est qu'après le XVIII^e siècle que l'amour des mères devient l'amour par excellence à fourrer leur nez dans la vulve de l'histoire.

seulement) : celui de l'excellence et donc de l'excès d'amour de la mère pour ses fils qui, depuis Freud, est souvent accompagné par le cliché de la mère castratrice — je n'ose même pas m'approcher du buisson, encore plus épineux, de l'amour de la mère pour ses filles.

Depuis au moins une trentaine d'années le discours dominant a une allure du genre : « Une mère ne doit pas trop aimer ses fils, car elle risque de les étouffer, de rendre le rapport si exclusif que, non seulement leurs rapports aux autres femmes deviennent douloureux, mais ils seront incapables de défendre leur place dans le monde. ».

Voici les mots que ce thème pourrait engendrer dans un couple solidement installé depuis des années.

LUI. J'ai vu la publicité d'un livre où l'auteure soutient qu'il n'y a pas d'excès d'amour maternel.

ELLE. Tu dois être content.

LUI. Je ne sais pas. Je trouve que depuis un certain nombre d'années on défend trop la thèse opposée.

ELLE. Et, comme d'habitude, quand une thèse en écrase une autre, notre *lonesome cowboy* doit intervenir. Si par-dessus le marché la thèse écrasée correspond parfaitement à ce qu'il pense, c'est la charge de la cavalerie lourde.

LUI. Ce n'est pas parce qu'une thèse correspond parfaitement à ce que l'on a vécu que l'on n'a pas le droit de la défendre.

ELLE. C'est vrai. Mais dans ton cas il me semble que tout est un peu trop fait sur mesure.

LUI. Si dans les premières années de sa vie l'enfant...

ELLE. ... se sent très aimé, ensuite il résistera... tralala... tralala

LUI. Oui, il résistera plus facilement aux adversités.

ELLE. Il y a plein de cas qui montrent le contraire. Des hommes très aimés par leur mère qui se suicident. Mais, ce ne sont que des généralités sans intérêt.

LUI. Mais sans généralités on ne peut pas discuter.

ELLE. On peut parler de soi et écouter les autres parler de soi.

LUI. Le fait de parler et d'écouter nous oblige à généraliser.

ELLE. D'accord, d'accord. Je connais la chanson.

LUI. Pour moi l'amour de la mère, si la mère est une femme intelligente est tel qu'à partir de sept ou huit ans elle laissera le fils libre de faire ce qu'il veut. Elle ne sera plus hyper protectrice.

ELLE. Mon fils de huit ans décide de traverser le Saint-Laurent à la nage et je le laisse faire ? Quelle connerie !

LUI. Si sa mère l'a aimé intelligemment, il ne se jettera pas dans le Saint-Laurent. Il n'aura pas besoin de démontrer aux autres qu'il peut faire de tels exploits.

ELLE. Tu nies toute liberté à l'enfant. Ce que tu dis n'est vrai que si sa mère l'a complètement castré. Si elle l'a dressé comme un petit chien. Comme toi.

LUI. Rien de mal dans le dressage dans l'amour, si en partant de la préadolescence l'enfant se sent déjà traité comme un homme...

ELLE. Mais le mal est fait.

LUI. Le bien surtout. Cet enfant ne sera pas un angoissé.

ELLE. Il sera un con. Arrêtons.

Impotentia ex maleficio

« Pisser dans la serrure de l'église où l'on a épousé. » Pour faire quoi ? Pour exorciser le nœud de l'aiguillette. Lit où ? Dans *La peur en Occident* de Jean Delumeau qui cite le *Traité des superstitions qui regarde tous les sacrements* de J. B. Thiers. Il semble qu'au XVI^e siècle l'impuissance était tellement répandue parmi les jeunes mariés qu'on avait cru bon remettre à la mode un maléfice vieux de quelques siècles (nouer l'aiguillette) qui empêchait l'aiguille du mâle d'abandonner la paix des six heures. Aujourd'hui on croit que les sorcières habitent une cabane dans les profondeurs de notre esprit et pour chercher le midi perdu les jeunes mariés n'ont plus besoin de pisser dans un trou, ils font appel aux pys ou au *via gras*.

Ça doit être parce que j'ai une haute estime de moi, mais j'ai toujours pensé, comme la majorité des psychologues, que l'estime de soi aide à être plus heureux, à mieux supporter les adversités, à être plus dans la vie. Je n'y voyais que du positif. Même cette histoire de « nouer l'aiguillette », m'a fait dire que ces mecs n'avaient pas assez d'estime de soi. Eh bien, il semble que tout cela n'est plus vrai. Brad J. Bushman (*Iowa State University*) et Roy F. Baumeister (*Case Western Reserve University*), après de longues années d'étude, ont déclaré que l'estime de soi n'aide ni dans les difficultés scolaires ni dans celles conjugales⁵ et que la toxicomanie et la violence ne sont pas diminuées par une plus grande estime de soi. « Les étudiants médiocres pensent aussi bien d'eux-mêmes que les premiers de la classe et que les violeurs en série sont aussi peu anxieux que les médecins et les directeurs de banque. » Je dois dire que j'ai tellement d'estime de moi que je peux changer d'idée sur toute cette histoire de l'estime. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on oppose les violeurs en série aux directeurs de banque. Je les aurais mis dans la même catégorie.

Fétichisme

Je fais partie de la deuxième génération de ceux qui ont marié Freud avec Marx, et qui ont essayé d'empêcher le divorce en employant Nietzsche comme thérapeute de couple. Malheureusement le bonheur du mariage ne dépendait pas des mariés qui avaient une quantité énorme de flèches dans leurs carquois, mais du marieur qui souvent n'était pas à la hauteur. Dans mon cas, l'appareillement a parfois achoppé sur des mots isolés, des mots qu'on retrouve chez l'un et chez l'autre, mais qui ont été détournés de façon très différente.

Fétichisme, par exemple.

La première fois que Freud parle de fétichisme, c'est en 1905, dans l'essai d'ouverture des *Trois essais sur*

⁵ Je donne, gratuitement, une idée géniale à ceux qui s'intéressent aux difficultés des garçons à l'école. Ne croyez-vous pas qu'il faudrait analyser un peu plus le fait que les mâles ont aussi plus de difficultés à bander que les femelles ? Et s'il y avait un lien ?

la théorie de la sexualité, dans une section dont le titre est on ne peut plus clair : *Substituts inadéquats de l'objet sexuel : le fétichisme*. Comme les anthropologues de son époque, Freud appelle fétiche l'objet « dans lequel le sauvage voit son dieu incarné ». Le fétichisme, en psychanalyse, est donc une déviation dans laquelle « le substitut pour l'objet sexuel est une partie du corps en général très peu appropriée pour des fins sexuelles (le pied, les cheveux), ou un objet inanimé qui est en relation (...) avec la sexualité de la personne (sous-vêtements) ». Si on considère que cet essai traite des aberrations sexuelles, on voit que le fétichisme est très bien casé, dès le début. Tellement bien casé que quand Freud écrit son célèbre essai sur le fétichisme en 1927, ce ne sera qu'une explication de ce qu'il a introduit en 1905. Il vaut aussi la peine de souligner que, dans sa dernière œuvre d'envergure (*Abrégé de Psychanalyse*), le fétichisme a un rôle de premier plan pour expliquer le mécanisme de scission du moi. Le fétichisme de l'homme (au moins dans les cas extrêmes) implique une incapacité à tirer du plaisir de la femme⁶ et le besoin d'avoir un objet concret : plus concret que la femme qui, même si on la prend pour un objet, a toujours des parties qui échappent à toute manipulation trop simple. Heureusement, le fétichisme, dans la très grande majorité des cas est un simple piment qui relève la soupe sexuelle, et pas le légume principal. Le fétichisme dans sa version extrême — la seule qui compte pour Freud — loin d'être la norme est une assez rare exception.

Ce n'est pas le cas dans Marx. C'est exactement le contraire. Pour ce dernier, le fétichisme (le fétichisme de la marchandise) est la norme de notre société, même s'il est une perversion du rapport « normal » aux objets. Dans une société où le capital domine, on est tous des pervers, car on oublie⁷ la valeur d'usage (ce pour quoi l'objet est fait) et on ne considère que la valeur d'échange, sa valeur abstraite représentée par l'argent nécessaire pour son achat : la mise de côté du concret pour ne jouir que de l'abstrait. Un soulier pour un fétichiste freudien reste un soulier même s'il a été détourné et il reçoit le jus du désir que la femme ne peut extraire. Un soulier quand on l'observe sous l'angle du fétichisme de la marchandise n'est pas un soulier. Il n'est qu'une quantité d'argent. Son emploi (sa valeur d'usage, comme moyen pour faciliter la marche ou l'explosion du plaisir) est sans importance, ce qui compte, c'est son équivalent abstrait en argent. C'est le fait que le soulier en tant qu'objet d'échange soit l'équivalent de... que sais-je ? ... quelques boîtes de clous ou d'une bouteille de Bordeaux.

« C'est quand même un peu la même chose. Dans les deux cas, l'objet est détourné de sa fonction primaire pour satisfaire d'autres exigences. Comme le fétiche des primitifs, l'objet a un pouvoir caché.

- Oui, c'est ce qu'ils ont en commun. Mais ce commun empêche de voir les différences qui sont bien plus importantes.
- J'ai l'impression que, dans ton cas, c'est exactement le contraire qui est arrivé. Ce sont les différences qui t'ont empêché de voir ce qui est commun.

⁶ Et de tirer le plaisir de la femme. Le fétichisme n'est pas *gender-free* comme dirait un Américain sensible aux stéréotypes sexuels. Nulle part (je crois) Freud ne parle de fétichisme des femmes. Comment pourrait-il le faire si la peur de la castration en est à l'origine ?

⁷ Je sais que cet « on oublie » n'est pas très marxien et que l'individu est pris dans des rapports qui le dépassent (et qui dépassent même son inconscient), mais l'approche de Freud a déteint, malgré moi.

— Tu es maligne, toi. »

Moteur

« Je voudrais que tu aies ce que je n'ai pas eu. », dit le père à son enfant et il démarre ainsi un des moteurs les plus puissants de l'humanité ; mais, comme tous les moteurs, il est aveugle et asservi aux timoniers sans scrupules et incompetents qui ne savent même pas éviter des écueils hauts comme des gratte-ciels.

Thuyas et mois

Comme les racines de ces thuyas qui, dès qu'elles se libèrent du poids de la terre, pour prendre leur élan, se resserrent en un tronc pour se relâcher après quelques centimètres et former de nouveaux troncs dont trois ou quatre pointent sans détour vers le bleu, droits et orgueilleux, tandis que d'autres, malingres, humbles comme de simples branches, pour prendre de la vigueur, s'éloignent de la souche, avant de se dresser et aspirer, eux aussi, à leur parcelle bleue... ainsi les hommes : dès qu'ils se libèrent de la pression du liquide amniotique, pour prendre élan, s'unifient autour d'un nom et puis... et puis des dizaines de mois qui poussent insouciant l'un de l'autre : certains se dressent arrogants, d'autres rampent humbles, certains se tordent comme des vers sur la braise, d'autres pour fuir le soleil se glissent sous l'écorce d'un frère ; voilà l'arrogant qui tombe et l'humble qui ne monte point ; en voilà deux qui se fondent et en génèrent cent ; les voilà fatigués, encasernés hisser le drapeau blanc du moi que l'observateur éloigné, lui aussi un thuya oubliant de l'être, voit comme un seul moi

Sabina Spielrein

J'étais intriguée par l'histoire de Sabina Spielrein et je voulais surtout savoir si le film était un conte fidèle. J'allai donc de l'autre côté du miroir, dans la correspondance de Jung et Freud.

Jung parle pour la première fois de Sabina Spielrein dans une lettre à Freud du 23 octobre 1906 : « *Je suis en train d'appliquer maintenant Votre méthode pour soigner l'hystérie. C'est un cas difficile : une étudiante russe de vingt ans, malade depuis sept ans.*

Premier traumatisme : vers sa troisième quatrième année. L'enfant voit le père qui frappe les fesses nues de son frère aîné. Très forte impression. Ensuite elle est obligée à penser avoir déféqué dans la main du père. [de quatre à sept ans] elle s'assoit par terre, un pied plié sous le corps presse le talon contre l'anus et elle tâche de déféquer et, en même temps, d'empêcher la défécation. (...) Par la suite, ce phénomène a été substitué par une masturbation intense ».

Il est certain qu'il y a là tout ce qui peut intéresser Freud qui répond le 27 octobre (comme quoi les postes de l'empire autrichien fonctionnaient presque aussi bien que l'*e-mail of the American Empire*) : « *C'est quelque chose de positif que Votre russe soit une étudiante ; les personnes non cultivées sont, actuellement, trop impénétrables pour nous* ». No comment. Non, oui... un seul commentaire même s'il ne concerne pas Sabina Spielrein : il ne faut pas dire que Freud n'était pas conscient des limites de son entreprise.

Jung, 7 mars 1909 : « [...] *actuellement je suis terriblement persécuté par un complexe : une patiente qu'il y a*

quelques années j'ai sortie avec un extrême dévouement d'une très grave névrose a déçu ma confiance et mon amitié de la manière la plus offensante que l'on puisse imaginer. Elle a provoqué un horrible scandale parce que j'ai renoncé au plaisir de lui donner un enfant. » Dans le film, on voit Jung qui écrit la « même » lettre après la scène dans le hall de l'opéra : « [...] *Elle menace de bouleverser mon existence parce que je lui ai nié le plaisir de lui donner un enfant. Elle est amoureuse de moi, je suis devenu son père, son amant [...]* ».

Donc, dans la correspondance avec Freud, Jung écrit : « *parce que j'ai renoncé au plaisir de lui donner un enfant* » et dans le film : « *parce que je lui ai nié le plaisir de lui donner un enfant* ». Ce qui est loin d'être la même chose. À propos du père dans les lettres de Jung, j'ai trouvé ce qui suit, daté du 4 juin 1909 : « *Elle avait bien sûr programmé de me séduire, ce que je considérais inopportun. Maintenant elle est en train de mettre en œuvre sa vengeance. [...] elle a répandu la voix que je quitterai ma femme pour marier une étudiante. [...] Elle est [...] un cas de lutte contre le père* ».

Dans le film, Jung, après avoir écrit la lettre, complètement hors de lui, se déchaîne à coup de marteau contre la tête d'une statue. Dans les lettres, silence.

Dans toutes les lettres entre Freud et Jung où l'on parle de Sabina Spielrein, il n'y a pratiquement rien qui aille dans le sens du film. Un film complètement romancé ? Un Jung complètement hypocrite ?

J'aimerais bien que la vérité penche plus vers l'hypocrisie de Jung, mais je n'en suis pas sûre. Il y a aussi une donnée historique qui me laisse perplexe, car la différence est trop grande : dans le film Sabina Spielrein est tuée par les nazis (donc après 1940) et dans les notes des lettres, elle meurt en 1934.

Même avec les meilleures intentions, quand on fait du spectacle on fait du spectacle

Coda.

Dans la correspondance où ils échangent sur Sabina Spielrein, il y a au moins trois considérations générales de Freud dignes d'être notées. La première dans une lettre du 7 juin 1909 : « *La capacité de ces femmes de mettre en mouvement comme stimuli toutes les ruses psychologiques imaginables, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but, constitue un des plus grandioses spectacles de la nature* ». L'homme de science prisonnier des stéréotypes ? Sans aucun doute. J'ajoute que cette phrase aurait droit à un traité de quelques centaines de pages si on ne voulait pas qu'il se réduise à un simple chatouillement des parties honteuses de la culture.

La deuxième dans une lettre du 19 avril 1911 : « *Étant donné la nature du matériel avec lequel nous travaillons, de petites explosions dans le laboratoire ne peuvent jamais être évitées* ».

La troisième laissera sans doute indifférente la majorité des lectrices, mais j'aime particulièrement, sans doute à cause de mon prénom d'origine russe : « *Je crois que la race russe est celle qui réussit le mieux à ne pas se plaindre* » (Lettre du 25 mars 1911).

Résistance

Je n'aime pas le mot *résistance*. Parfois je le respecte, j'ai éventuellement des égards pour lui, mais je ne l'aime pas. On résiste toujours à quelque chose qui a la force d'attaquer et, personnellement, je préfère l'attaque. Même la résistance qui attaque, je ne l'aime pas, car elle met encore au centre ce à quoi on résiste

— en attaquant. La résistance est hargneuse et respectueuse. À la résistance je préfère la révolte. Je n'aime surtout pas la résistance lâche de ceux qui résistent avec les mots, mais suivent le courant dans l'action. Comme la psychanalyse qui dit résister à la raison, mais qui la suit comme un vieux chien suit son vieux maître.

[Index freudien](#)

Parler de la peur des femmes sans que la psychanalyse y mette son grain de sel, ce n'est sans doute pas la mère à boire, mais c'est certainement un gros sac de nœuds.

Pour défendre l'idée que les hommes ont peur des femmes, j'ai donc décidé d'attaquer. De faire une guerre préventive. De détruire l'empire du mâle avant qu'il ne détruise toutes mes protections.

Mais, qui attaquer ? Question bête. Il faut attaquer le père Sigmund. Comment ? Voilà le chiendent. Passer par Lacan ? Trop amère dans. Passer par les saintes PUF⁸ où Jacqueline Schaeffer écrit que : *C'est le « masculin » de l'homme qui crée le « féminin » de la femme en lui arrachant la jouissance sexuelle* ? Trop mal hâtif. Je vais prendre une voie amusante, légère... je vais chercher dans l'index des œuvres complètes de Sigmund les points d'attaque.

Tralala... tralala... je suis malin comme un baba.... tralala... tralala.. Freueueueud est en haut... je vais cheeearcher mon échééééelle tralala... tralala... je monte sur mon écchéééélllle qui est béeéélllle... les voilàààà... boum boum boum...

Quand j'ai vu le nombre de pages de l'index j'ai arrêté de chantonner et j'ai failli tomber de mon échééééelle : 431 pages ! Incroyable, presque cinq-cents ! Il est vrai qu'il y a un grand nombre d'index⁹, mais l'index analytique général a quand même 180 pages à lui tout seul.

Courage ! Cherchons « Peur ».

Un peu après le milieu... *molécules... moralité... ennui*¹⁰... *parole... parricide... parthénogenèse... patriotisme... peur...* la voilà... il y en a ! Attention, il s'agit de vraies peurs et non d'angoisses ou de phobies. *Peur des animaux... des étrangers... des impulsions suicidaires... des cambrioleurs... des esprits... des démons... des morts... des Peaux-Rouges* (une seule référence. Il est hors de tout doute raisonnable qu'aujourd'hui il aurait écrit sur la peur des musulmans et que l'index aurait eu bien plus qu'une référence)... *des serpents... des orages... des vers de terre* (deux références)... *du noir* (neuf références)... *du cheval* (notre petit Hans chéri !)... *du contact... des organes génitaux féminins* (deux références. Il faut que je prenne note... dans les volumes 10 et 11. Sur le tard donc, ça doit être vers la fin de années vingt)... *de la hauteur... de l'ascenseur... de la cécité... de la conscience morale* (ici on nous renvoie à Angoisse)... *de la*

⁸ Presses Universitaires de France

⁹ Index des critiques, des cas, des rêves, des symboles, des analogies, des œuvres d'art et des œuvres littéraires, des périodiques et des collections éditoriales, des noms des personnes et, enfin, l'index analytique général.

¹⁰ J'ai la traduction italienne et donc l'ordre n'est pas celui du français. Par exemple, « ennui » en italien se dit « noia » et vient donc après « moralité ».

femme (Ouais ! merde, une seule référence, dans le volume 6. Avec la peur des organes génitaux féminins ça fait trois références. Seulement trois !)... *du chemin de fer*... *de la grossesse*... *de la mort* (comme il fallait s'y attendre un maximum de références : vingt)... *de la brume*... *de la folie*... *de la pauvreté* (deux références dans le volume 8)... *de la première fois* (j'imagine de quoi)... *de la punition/châtiment*... *de la syphilis*... *de la solitude* (six références)... *de la route*... *de la baignoire* (celle-ci, je ne l'attendais pas)... *des surprises*... *des sorcières* (une référence... oui je pourrais la mettre dans le lot des peurs des femmes... ça fait un total de quatre références)... *de la castration* (ici on renvoie à castration où sous *peur de*, il y a dix-huit références)... *de l'inceste* (inutile de dire qu'ici, comme pour la castration, références à tonnes...)... *du mauvais œil*... *du père* (no comment)... *du perturbant* (une seule référence pour ce thème aujourd'hui tellement à la mode)... *de son propre comportement féminin* (j'imagine qu'il fait référence au comportement féminin des hommes. Je ne le mets pas. Trop abstrait.)... *du sang*... *du devenir prostitué* (deux références)... *d'entrer dans un magasin toute seule* (une référence et seulement pour les femmes)... *d'être malade*... *d'être mangé par le père* (seulement trois !)... *d'être découverts* (ambigu, n'est-ce pas ?)... *d'être séduits pas la mère* (il y en a cinq, j'en attendais plus)... *d'infections*... *de perdre l'amour* (il y en a pas mal)... *de quelqu'un qui est derrière nous* (deux références, cela m'intéresse. Beaucoup.)... *d'avoir faim*... *d'un oiseau empaillé*... *d'un homme sous le lit* (pour les femmes ?)

Seulement quatre références en tout ! Vraiment pas beaucoup. Mais... mieux vaut la qualité que la quantité comme dit Mougabe (à propos de la récolte). Oui, il est vrai, mais j'espérais pouvoir attaquer de plein de points de vue et j'en ai seulement quatre dont un, un peu tiré par les cheveux. Pas beaucoup. Allons chercher les volumes.

Peur de la femme : dans *Tabou de la virginité*, texte lu le 12 décembre 1917 à la société psychanalytique de Vienne.

Peur des organes génitaux féminins : dans *Fétichisme*, un article de 1927 et dans *L'introduction à la psychanalyse* (celle de 1932) dans le chapitre intitulé *Révision de la théorie des rêves*.

Je feuillette le volume 10 à la recherche de *Fétichisme*, pour m'installer et commencer à tirer... Non. Il m'a eu ! L'attaquant attaqué. Il me présente *Dostoïevski*. Pas lui ! Pas « mon » écrivain... Il m'oblige à lire cet autre article. Freud est plus malin que moi. Il a tout mis dans son minestrone. Même les fèves que j'aime tant. Il m'aura toujours avec les fèves.

Au boulot, empiffrons-nous.

On ne peut pas être plus clair : « *Les Frères Karamazov* est le plus grand roman qui n'ai jamais été écrit, l'épisode du Grand Inquisiteur est un des points les plus hauts de la littérature universelle, un chapitre d'une beauté inestimable. »¹¹ Je ne doutais pas que Dostoïevski était une mine d'or pour Freud non

¹¹ Sigmund Freud, *Dostoïevski et le parricide*, Gesammelte Werke. Vol. 14 (1948), p. 399-418.

seulement parce qu'écrivain et « névrotique, moraliste et pécheur », mais aussi à cause de son âme russe primitive¹². L'homme Dostoïevski, a tous les traits du délinquant : « égoïsme sans limites et une très forte tendance destructive [fondés sur] le manque d'amour qui est l'essence de l'appréciation des objets (humains) ». Pourquoi considère-t-il Dostoïevski comme un délinquant ? Parce que : « le choix du matériel fait par le narrateur, qui a une prédilection marquée pour les caractères violents, assassins, égoïstes, indique l'existence dans son intime de ces mêmes tendances » ainsi que « quelques données déductibles de sa biographie, comme la passion pour le jeu et, sans doute, l'abus sexuel d'une fille encore immature ». Ça m'étonne. Ça m'étonne cette vision des délinquants et cette vision de Dostoïevski. Dire qu'il est un délinquant c'est un peu court, mais, surtout, c'est trop court¹³ que de dire que les délinquants sont délinquants par manque d'amour. Mais, il faut sans doute se demander ce qu'est un délinquant pour Freud. Dans un article¹⁴ de 1908, il écrit que quelqu'un qui « à cause de sa constitution indomptée ne peut pas s'adapter à la répression pulsionnelle de la société, devient un délinquant un hors-la-loi (...) à moins que sa position sociale ne lui permette pas de s'affirmer dans la société comme un grand héros ». Dostoïevski aurait donc pu être un délinquant ou un héros, mais il semble qu'il ne puisse pas accéder à ce dernier titre. Pourquoi ? Parce qu'il avait un point faible : « Dostoïevski n'a pas réussi à devenir un maître et un libérateur de l'humanité [un héros donc] parce qu'il s'est associé à ses geôliers. » Dans ce cas, Freud, d'habitude si simple et linéaire dans ses raisonnements, ne semble pas craindre l'antilogie. Si j'essaie de comprendre : Dostoïevski est un délinquant qui, au lieu de s'opposer à la loi, se met de son côté, il n'est donc pas un hors-la-loi et étant donné sa constitution indomptée il devrait être un héros... mais il ne l'est pas. Pas mal confus, Freud. Pas mal confus à moins qu'un écrivain ne puisse pas être un héros. Un écrivain à la constitution psychologique indomptée est donc un délinquant quoi qu'il fasse. Ce qui devrait quand même être étrange dans une optique freudienne, car l'écriture est une sublimation et donc... j'ai

12 « L'ambivalence des sentiments est une partie du patrimoine de la vie psychique des primitifs, très bien conservée dans le peuple russe où elle arrive à la conscience mieux qu'ailleurs. (...) Même les Russes non névrotiques sont très clairement ambivalents, exactement comme les personnages de Dostoïevski (...) Toutes les caractéristiques de sa poésie (...) doivent être ramenées à sa constitution psychique ou mieux sexuelle, pour nous hors norme, mais pour les Russes plus coutumière. » Ce passage est tiré d'une lettre que Freud écrivit en octobre 1920 à Stefan Zweig pour le remercier de lui avoir envoyé son livre (*Les grands maîtres, Balzac, Dickens, Dostoïevski*), remerciements qui se transforment, après quelques lignes, en une critique assez rude de ce que Zweig écrivit sur Dostoïevski (« plein de lacune et d'énigmes non résolues »). Pour essayer de comprendre quelque chose à « l'écrivain tordu » il faut avant tout ne pas accepter, comme le fait Zweig, la rumeur selon laquelle Dostoïevski était épileptique. « Il est très invraisemblable » qu'il le fût, car « l'épilepsie est une affection organique du cerveau » tandis que le comportement de Dostoïevski est clairement celui d'un hystérique dont la vie « est dominée par l'ambivalence par rapport à l'autorité du père-czar ». Cette « assez longue lettre » est une très bonne introduction à l'article sur Dostoïevski de 1927, mais, surtout, elle nous montre un Freud dont l'excessive civilisation naufrage dès qu'il trouve un élément qu'il peut récupérer pour son fabuleux collage.

13 Si je me laissais aller au même simplisme de Freud je dirais que c'est le manque d'amour qui crée les non-délinquants : les bureaucrates habillés de règles, les professeurs affables, les pères de famille compréhensifs, les philanthropes sans fins cachées... Tous ces gens qui dans le respect des règles trouvent une compensation à leur manque d'amour — de l'amour qui bouleverse.

14 S. Freud, *La morale sexuelle civilisée* (*Kulturelle sexualmoral*), *Gesammelte werke*, vol 7, p. 143-167.

l'impression que mes synapses — ou celles notre *infidel jew* ?¹⁵ — caillent.

Retour à la peur, sans psychanalyse. Depuis bientôt deux ans Trempet et I.I.F.H.R.A. (l'Institut Internationale des Femmes et des Hommes pour le Respect de l'Autre) sont en pourparlers pour organiser un colloque. Deux ans, c'est beaucoup, même pour un colloque très sérieux comme le nôtre qui risque d'ouvrir des avenues de recherche insoupçonnées. Ce qui de prime abord pourrait sembler étonnant c'est que, dès le début, on était d'accord sur tout ce qui compte : sur le contenu, sur les responsabilités, sur le partage des coûts et des gains éventuels, sur le lieu, sur la date — sur la data aussi même on l'a changée au moins dix fois. Mais, mais il y a un « mais ». Nous ne sommes pas capables de nous accorder sur le titre. Au début on n'avait même pas pensé qu'il pourrait y avoir de problèmes de ce côté-là. On avait fixé un titre provisoire pour attaquer les « choses importantes ». Importantes ? On s'est carrément fourré un doigt dans l'œil. Quand il a fallu envoyer le titre à l'imprimeur pour les annonces, tous les démons des différences idéologiques et culturelles se sont donné rendez-vous dans le comité organisateur. Et ces démons ont tellement bien travaillé qu'il est fort probable que le colloque ne se tiendra pas ou, alternative pas très réjouissante pour ceux qui croient que la pollution de la parole a atteint des seuils très dangereux, il y en aura deux : celui du Trempet et celui de l'I.I.F.H.R.A.

On a été tous très naïfs : on n'a pas tenu assez en considération la ténacité de la langue qui, en « titre », depuis des centaines, a inscrit un élément distinctif par rapport au rang et à la dignité. Qu'il y ait encore des titres honorifiques ce n'est pas un hasard. Croire que, quand on organise un colloque, on écrit un article ou un livre, on puisse faire abstraction du titre, c'est être moins malin qu'un bœuf en rut. On ne se libère pas du poids des mots par un acte de volonté individuelle : « titrer » a été pendant des siècles « donner un titre de noblesse » et quand on « titre » un colloque on lui donne, même si on n'en est pas conscients, ses titres de noblesse. Les journalistes et les publicitaires, ceux qui sont attirés pour raboter notre pensée, l'ont très bien saisi : ils savent que tout se joue dans les titres.

Si tout est si simple, pourquoi avons-nous sous-évalué le choix du titre ? Parce que, comme tous les intellectuels, nous sommes assez lourds pour être tirés vers le fond ; parce qu'il nous est difficile de rester à la surface, là où on peut respirer librement, sans bombonnes ; parce que l'esprit d'escalier est l'esprit le mieux partagé.

« Ça va. Quels sont ces foutus titres qui vous ont cassé la baraque et qui commencent à me casser les burettes.

— Je ne cite que les trois les plus importants : *La peur des femmes*, *La peur du féminin* et *La peur des femelles*.

15 Comme il se définit dans le court texte de commentaire à la lettre d'un médecin américain qui lui raconte comment, après avoir douté de l'existence de Dieu en regardant *a sweet faced woman* dans la salle des autopsies, Dieu lui a envoyé des signes infaillibles de son existence (*Une expérience religieuse*, Gesammelte Werke, vol. 14. p. 393-396).

- Je ne vois pas une très grande différence. Je comprends que l'on puisse préférer l'un ou l'autre, mais de là à bloquer un colloque... Permetts-moi de douter, sinon de votre bonne foi, au moins du votre sérieux.
- Tu as tort de douter. Si tu as encore quelques lignes de patience, je vais essayer de t'expliquer. Pour que tu comprennes les enjeux, il faut te dire qu'on était tous d'accord pour choisir un titre ambigu. Mais, puisque l'ambiguïté de l'autre est toujours inquiétante, ce désir d'ambiguïté nous a, comme on dit, confrontés à nos propres peurs. Il ne sera pas facile de résumer en peu de mots nos discussions mais je vais essayer d'être objectif. Si les membres du I.I.F.H.R.A. veulent rendre publiques leurs idées, nous leur offrons notre site¹⁶. En résumé : les membres du Trempet refusent à l'unanimité *La peur du féminin*, les IIFHRARIENS n'acceptent pas *La peur des femelles* et tous trouvent *La peur des femmes* insipide. Dans *La peur des femmes* comme dans *La peur des femelles*, l'ambiguïté est dans la proposition « de » : on peut se demander si les femmes (les femelles) ont peur ou si elles font peur. Mais, quelle que soit l'interprétation donnée, les femmes (femelles) sont au premier plan — il n'y a aucune ambiguïté à ce propos ; derrière, loin derrière, on peut voir les hommes et, avec un peu plus de mauvaise volonté, les femmes encore. On pourrait voir, bien sûr, le tonnerre, les araignées, Dieu ou les lapins aussi ; mais, la sexualisation impliquée par « femme » renvoie presque automatiquement à d'autres individus sexués¹⁷. Dans notre colloque le thème est « la peur que les femmes font » et l'ambiguïté du « de » dans le titre est là pour souligner que, sans oublier la peur que les femmes ont, nous nous intéressons à l'autre à celle qui fait fonctionner (mal) le monde. En revanche, dans *La peur du féminin* l'ambiguïté est dans « féminin ». Au moins depuis Freud on n'a cessé de nous expliquer comment le féminin peut être du côté des femmes comme de celui des hommes. Le féminin étant un fond archaïque indifférencié ou une béance obscure ou le lieu des affects ou encore la flânerie de l'esprit ou le lieu de la passivité et du repos de la raison ou le rond ou encore le lieu où en on demande encore. Pour nous, cette ambiguïté détourne des vrais propos. On se retrouve avec, au premier plan, un amalgame confus qui ne s'appelle pas féminin pour rien. Il serait facile de rétorquer que notre besoin de clarté par rapport à l'origine de la peur est un trait non féminin et que nous sommes une preuve vivante de la peur du féminin. Je ne suis pas d'accord : ce dont nous avons peur, c'est de la confusion, du mélange, de l'éventé... on a un certain besoin de clarté intellectuelle, mais on n'a pas peur des femmes parce qu'elles sont loin d'être mélangées, confuses, ou éventées. Au Trempet, pour mettre encore plus en clair notre clarté, on a décidé d'abandonner le titre de *La peur des femmes* pour *La peur des femelles* : on ne voulait pas qu'il subsiste des doutes sur le fait que les hommes (et sans doute certaines femmes aussi) ont peur du corps sexué des femmes.
- Tu parles comme si la femme était plus facilement saisissable que le féminin, comme si « femme » n'était pas lui aussi un concept très flou. Comme si La femme était quelque chose de facilement définissable...

¹⁶ Trempet.it.

¹⁷ On ne considère pas la zoophilie qui mérite bien plus que quelques pages.

— Pas du tout. Loin de moi de penser que « le concept de femme » soit simple. Tout concept est difficile, surtout ceux qui semblent simples. C'est une affaire de degré, femme est moins abstrait que féminin. Féminin était, au début, l'essence de la femme. Mais les essences portent facilement, ceux qui les recherchent, dans le royaume du n'importe quoi. Les femmes peuvent être touchées, peuvent toucher. Le féminin non. Les femmes ont des orteils, une vulve, un menton. Le féminin non. Les femmes ne sont pas châtrées, le féminin oui. Tu sais, si on continue comme cela dans pas longtemps ils nous diront que ce sont surtout les hommes qui sont féminins. J'ai l'impression (très féminine) que ce n'est pas la ruse de la raison qui fait l'histoire, mais celle des mâles. »

Quoi ajouter sinon qu'au Trempet on ne veut pas de féminin parce que les hommes sont en train de se l'approprier de manière très rusée, trop rusée, trop féminine.

Hier, en fin ! une bonne nouvelle (à propos du colloque qu'on tente d'organiser avec l' I.I.E.H.R.A.) Hannah, la membreuse du Trempet qui a des liens privilégiés avec une revue québécoise d'analyse et de débat (*Conjonctures*), nous a proposé de « gérer » un numéro du plus beau fleuron de la néo-culture de presque gauche québécoise. Un numéro sur la peur des femelles. Youpi ! Les conjoncturiens ne sont pas nombreux, mais ils ont l'air de savoir ce qu'ils veulent. Ils n'ont pas peur de glisser sur des terrains mouillés. Ils ne pas niquent pas avec les femmes.

Amitié délicate ?

Ils disent que l'amitié est une fleur délicate qu'il ne faut pas oublier d'arroser... mais pas trop. La naissance de l'amitié est un mystère, mais le mystère encore plus grand, c'est sa survie.

Bull shit !

Dans ce que l'homme a su inventer, l'amitié est ce qu'il y a de plus résistant aux intempéries sentimentales. Ce n'est pas du solide. C'est du supersolide ! L'amitié est la seule fleur de l'âme qui n'a pas besoin d'être arrosée et qui n'est pas dérangée par trop d'eau. Il n'y a nul mystère dans sa naissance : elle naît quand deux esprits se découvrent des affinités. Nul mystère dans sa mort, car elle ne meurt pas. Le renversement a été facile, mais ce n'est pas ma faute si la paresse des autres facilite mon travail.

L'amitié est gratuité et générosité, elle est l'expression d'une vie qui dépasse le stade animal pour entrer dans la culture, mais qui, de l'animal, garde le manque de morale, l'immédiateté de la compréhension et l'absence de raison. « Je n'aurais jamais cru que mon ami pouvait me trahir », avec des variantes plus ou moins importantes, on a tous entendu ce refrain. Mais un ami ne peut pas trahir. L'ami dans l'ami ne voit pas de « défauts » : il sent la souffrance ou la joie, il voit le chaos, il écoute le cri, il ramasse les restes. Dans l'amitié, ce qu'on appellent trahison, n'est que le mystère de la liberté et de la solitude de l'ami. L'amitié pour exister a besoin non seulement que l'on accepte la complexité de l'autre sans la comprendre, mais qu'on soit fier et apaisé par cette non-compréhension. Que l'on soit heureux de tout accepter de quelqu'un qui un jour, par on ne sait quel hasard, est entré dans le cercle.

« Pour moi, t'es mort », m'avait-il dit dans un lointain septembre de 1992. Ça faisait douze ans qu'on se fréquentait au moins deux fois par semaine. On était des amis. On mangeait — presque toujours chez lui — il racontait ses aventures et de temps à autre je faisais mes tirades. Sa femme était toujours d'accord avec lui. Un jour il sous-évalua la force des liens avec mon frère. Je lui expliquai pourquoi je ne voulais pas intervenir dans ses choix. Il ne n'aima pas. Pour lui j'étais mort. Depuis quelques jours j'écris sur l'amitié et Maxime est souvent à l'arrière-plan (lui qui haïssait être en arrière !) de mes espèces de réflexions. Je décide donc de l'appeler. Il a l'air très content. Diane aussi. Je suis ému. Comme eux. Après trente secondes, tout était comme il y a huit ans. Huit ans effacés. Il me raconte ses aventures. Je lui dis : « Tu sais, mère est morte et je ne pensais pas qu'à cinquante ans... je dis souvent à mes amis ta célèbre phrase '*il faudrait naître orphelin*' »

— T'as oublié la deuxième partie : orphelin et fils unique », qu'il me précise.

Je me souviens

Pour les choses « importantes », tout souvenir est la négation même de ce dont on se souvient : on pourrait même prendre ce constat (et qu'il s'agisse d'un constat, c'est très facile à constater) pour la définition d'événements, de sensations, de sentiments importants.

Quand je dis « je me souviens de... », quelque chose quitte sa place dans la chambre obscure de l'oubli pour se présenter dans la vaine clarté de l'à présent.

Tout souvenir, *qua* souvenir, est faux.

Comme eût pu dire Freud : on ne se souvient que quand on s'oublie.

Une science

« On peut tout faire dire, à Freud. » Sans doute, mais quand il prend du recul et qu'il réfléchit sur ce qu'il a fait ou dit, il faut le prendre très au sérieux.

Premier exemple, tiré de *Les résistances à la psychanalyse* : « La civilisation humaine s'appuie sur deux piliers : le contrôle des forces de la nature et la limitation de nos pulsions » et la psychanalyse permet de mieux contrôler les pulsions, car « la psychanalyse n'a jamais dit un seul mot en faveur de la libération des pulsions qui pourraient endommager notre communauté. » Je ne crois pas qu'il soit en train de mettre une peau d'agneau sur le loup psychanalyse pour ne pas apeurer les bourgeois. La psychanalyse ne mord pas, elle mâche et, dans ses moments les plus réussis, elle rumine, ce qui aide à contrôler les pulsions¹⁸.

Deuxième exemple tiré de *Inhibition, symptôme et angoisse* : « Je suis contre la fabrication de conceptions du monde. Il faut laisser cela aux philosophes [...] On est conscient du peu de lumière que la science a su projeter sur l'énigme de la vie, et aucun bavardage de philosophe ne peut changer cette réalité ; seul en continuant avec patience le dur travail que tout subordonne à la certitude, on peut lentement produire un changement ». Une orgueilleuse et humble prise de position pour la science dans ses œuvres de la maturité

¹⁸ Reich qui avait essayé de faire sauter le pilier du contrôle des pulsions a fini comme on sait. Mais reprendre son flambeau est beaucoup moins facile que ce que les naïfs de la libération sexuelle pensaient.

(1925). Après de telles affirmations, dire que Freud ne fut pas quelqu'un qui pendant toute sa vie aspira à fonder une science, c'est bête, très bête. Ce deuxième exemple aide aussi à interpréter le premier : la science est le moyen le plus efficace dont on dispose pour contrôler les forces naturelles dont les pulsions font partie — ce que beaucoup de psychanalystes incapables de sortir du magma de l'adolescence ne réussissent pas à accepter.

Conscience

La conscience, surface au sens géométrique du terme, est sans épaisseur. Ceux qui en sondent la profondeur — les psychologues, les amis, les prêtres, les putes avec un Bac, etc. — sont des épais, pas parce qu'ils seraient moins intelligents que les autres, mais parce qu'ils croient d'avoir compris. Ils creusent là où il n'y a rien à creuser et au lieu d'abandonner la tâche quand ils constatent que leur pic rebondit sans laisser la moindre égratignure, ils bâtissent des structures et ils prennent les reflets dans la conscience pour profondeur. Mais une fois que les structures sont bâties, voilà que des manœuvres de l'intellect s'attaquent à leur amélioration sans douter un seul instant que tout cela n'a rien à voir avec la conscience. « Rien de mal, vous direz, c'est mieux qu'ils s'amuse avec des concepts vides qu'avec des concepts nocifs. » Mais, malheureusement, quand ils sont assez nombreux à y travailler, ils créent des écoles de vacarme et bâtissent des structures si imposantes qu'elles empêchent la conscience de respirer. Freud comprit. Il comprit que la conscience n'était que l'écume du monde, mais esclave de la raison comme les autres, alla chercher une structure dans la combustion de la vie. Il inventa une autre profondeur, moins claire, mais pas moins structurée, ce qui rendit les obsédés de la profondeur qui le suivirent encore plus épais que ceux qui travaillent de l'autre côté de la surface.

Les vrais motifs

Ça faisait sept ans qu'on ne se voyait pas. On se dit, avec un soupçon de tricherie, qu'on n'a pas changé. Ni l'un, ni l'autre. Ce dont je ne doutais pas, c'était que moi je n'avais pas changé.

Nous nous sentîmes obligés de partager quelques minutes avec sa fille qui, affalée sur un futon, les cuisses sans gêne, ruminait de la gomme à mâcher en regardant un programme musical où trois femmes, au début de la vingtaine, présentaient une chanson relevée comme une patate bouillie. Elles étaient belles. Très belles. Extrêmement belles. Botticellienne la chanteuse, racée la percussionniste, torturée la violoniste. Je vainquis un début de mélancolie Dom Juanesque.

« Nous sortons pour un verre. Ne te couche pas trop tard. Demain t'as ton examen.

— Oui mam. Arrête de me traiter comme une petite fille. Salut

— Ciao.

— Salut.”

Et c'est à l'*Express* devant une bouteille de Brouilly qu'elle me dit : « Je comprends les hommes qui préfèrent les jeunes femmes » et elle ajouta, après avoir fixé, un peu trop longtemps, ses mains : « Je ne suis pas sûre que tu comprennes les vrais motifs. »

Le nez

Une marche d'une heure dans une forêt, à quelques kilomètres de la frontière américaine. Tout (les odeurs, les couleurs, l'humidité, les bruits, la consistance du terrain, le balancement des cimes), tout me rappelle les forêts françaises de ma jeunesse. La mélancolie m'envahit. Tout (la tristesse, le sens de solitude, le désir de disparaître, le plaisir de souffrir) tout me plonge dans l'enfance. Avec un effort désespéré, je m'extrais de la soupe juvénile. Comme un chien qui ne cesse de courailler derrière son nez, je suis les odeurs. Je m'animalise. Les forêts de ma jeunesse disparaissent. L'enfance est réabsorbée. Mon nez reconnaît le parcours qu'il avait fait l'année passée. Je suis dans une forêt à quelques kilomètres de Sutton, près du monde qui m'entoure comme jamais. Ni heureux, ni malheureux, sans souvenir et sans pensée, dans la vie, comme un chien.

Ça

Quelque libérée qu'elle soit, il faut que je lui dise qu'on ne joue pas avec ça. Au début ça ne fait pratiquement rien, ça passe comme dans l'eau, puis ça grince, ensuite ça démange, après ça pique et ça finit par ronger. Ça se soigne, bien sûr et, avec le temps, ça s'efface, mais ça peut se réveiller, comme ça, comme par hasard, et ça revient. Ça affouille et ça finit par s'effondrer, le pont.

Peur

Jamais la peur ne m'a fait peur comme en ces jours-ci où des moutons peureux se jettent dans la gueule du loup pour se rassurer.

L'âge

Il est facile pour une femme qui cabote le long du promontoire de la cinquantaine d'avoir un visage d'enfant. Il lui suffit d'être couchée et de ne pas y penser. Ce qui démontre — mais en avait-on encore besoin ? — que l'âge est dans la tête de celui qui se regarde.

Manies

Manies et trains. Descendre de ses manies c'est comme descendre d'un train en marche : si on a de la chance, on ne se casse que les jambes. Descendre de ses manies ce n'est pas comme descendre d'un train en marche, non, ce n'est pas ça : on ne se retrouve par terre, avec les os cassés, mais sur un autre train en marche.

Manies philosophiques. Nous sommes nos manies.

Manies sociales. Nos manies sont toujours moins maniaques que celles des autres.

Manies sexuelles. Quand le sexe ne se limite pas à l'écoulement, il n'y a que manies.

Manies religieuses. Dieux n'a pas de manies : c'est pour cela qu'il n'existe pas

Objet d'étude

Les sexologues comme les physiciennes, les pys, les informaticiennes, les journalistes, les professeurs de

littérature, les voleuses, etc. ont un objet d'étude qui les forme et les informe. Même quand celles d'une même profession semblent ne pas être d'accord, elles sont unies dans la lumière de leur objet qu'elles sont obligées (économie et carrière obligent) de magnifier. Et, pour le progrès scientifique, il y a même celles qui peuvent inventer leurs objets (l'inconscient, par exemple).

Au collègue

« Patrizio ! Ton père et ta mère arrivent ».

Lui, les mains au parfum abiétin, l'œil espiègle et les muscles mal à l'aise sous la veste trop étroite. Elle, le regard perçant, l'enjambée ferme et la chair freinée par une intelligence maternelle.

— Marguerite ! Tes parents sont là.

Lui, élégant, le regard fier, et la joie de vivre mal à l'aise sous ses cicatrices trop nombreuses. Elle, le regard étonné, les cuisses serrées et l'intelligence freinée par l'insécurité filiale.

Si tout est dans l'enfance, ça n'a pas de sens de se demander pourquoi l'un est trop arrogant et l'autre pas assez.

Le grand timonier

La psychanalyse arrive au moment où on a besoin de gens autonomes pour le travail dans les villes, ce qui crée de nouvelles conditions qui permettent aux tordeuses de pinettes non seulement de vriller le tonneau de l'amour, mais aussi de demander un dû qui a du mal à venir. Ça ne marche pas très bien. Ça fait mal. Plus que nécessaire. Les causes — il faut bien parler de causes quand la psychanalyse entre en jeu — les causes sont multiples, mais la principale est le décalage entre l'éducation reçue dans l'enfance et les requêtes économiques et culturelles de l'âge adulte. Freud avec son approche de conservateur (radicale seulement dans la parole) charge la pratique psychanalytique sur un bateau déssexualisé ! Mais, depuis que le grand timonier de la morale s'est assoupi, le bateau dérive et les psychanalystes, dans leur studio, peine à éviter les rapports sexuels qui, même s'il semble qu'ils n'existent pas, font comme s'ils existaient.

Ô mon ami

Ô mon ami, il y a trop d'amies.

Bouchon

Ça fait mal. Depuis que j'ai doublé le cap de la cinquantaine, je m'attends à tout, de moi et des autres ; j'ai compris que « s'attendre à quelque chose », à quelque chose de précis, je veux dire, n'est qu'une projection de désirs qui se fourvoient une fois sur deux — quand ce n'est pas deux fois sur deux. Depuis lors je ne suis point stupéfait quand elle me dit que je la fais penser parfois à Hitler, parfois à mère Thérèse et d'autres fois à Brigitte Bardot. Je m'attends à « me retrouver » dans le comportement des êtres les plus débiles, les plus violents, comme dans celui des êtres les plus angéliques, les plus intelligents ; mais, jamais, je vous le jure, jamais, jamais au grand jamais, je n'eusse pensé partager quoi que ce soit avec l'être le plus pauvrement pauvre de la littérature. Et pourtant... Charles Bovary, à la fin des repas, « coupait, au dessert, le bouchon des bouteilles vides », comme moi.

Les grands timides

J'ai toujours eu une grande difficulté à commencer et à terminer les lettres. J'ai toujours l'impression d'être trop froid ou d'afficher trop d'amitié ou camaraderie. Je suis par exemple incapable de commencer avec « Cher » : trop intime pour les connaissances, trop froid pour la femme que j'aime et pour les amis. J'ai l'impression que mon problème est un symptôme de quelque chose qui caractérise le rapport entre les sens : le symptôme de l'impossibilité de se passer du regard et du toucher lors du premier contact. Ceci expliquerait aussi pourquoi les grands timides sont toujours brusques dans leurs premiers mots.

Aimer

On fait n'importe quoi pour se faire aimer : on peut même aimer.

Amour.

Encore le même refrain ! Quand des jeunes sont profondément malheureux, j'ai toujours le même discours qui emmerde énormément mon amie : il faut qu'il/elle se trouve une âme jumelle, un corps d'appui.

Je hais ça ! Il ne faut pas dépendre du regard de l'autre jusqu'à un tel point. Si on ne trouve pas un bon équilibre et une paix relative, tout seul, on ne la trouvera jamais. Pire, on payera mille fois plus cher.

D'un point de vue abstrait, elle a raison. Mais, ce qu'elle oublie, c'est que cette paix est impossible à trouver toute seule si, à l'aube du moi, la vie n'a pas été constamment irriguée, par les eaux du réservoir maternel. Il suffit qu'un jour, dans l'enfance lointaine, la sécheresse ait effleuré les racines pour que les fleurs n'osent se montrer qu'à l'ombre des illusions que les mots de l'autre apportent.

Le désir de la patate

Pour agrandir une pièce tout en la laissant petite, il suffit de poser quelques miroirs. Comme pour les petites idées. L'autre jour j'ai lu, je ne sais plus où que « L'écriture transforme la parole du désir dans le désir de la parole. » Ouaouaaaouh ! Si, pour circuler dans une formule étroite comme « la parole du désir », il faut être anorexiques ou masochistes, dès qu'un miroir renvoie « le désir de la parole », on se sent à l'aise. Que d'espace ! Que d'illusions !

C'est vraiment amusant d'appliquer des miroirs au désir. Ça fait vachement profond :

Le désir de l'autre et l'autre du désir.

Le désir de mort et la mort du désir.

Le désir du corps et le corps du désir.

Et, bon dernier *Le désir du Désir et le Désir du désir ?*

Double ouaouaaaouh!

Ma formule préférée n'est pas du lot ; ma préférée c'est : *Le désir de la patate et la patate du désir*. Et pas tellement parce qu'elle est insolite ou parce qu'elle m'oblige à des pensées profondes, mais, tout bonnement, parce que j'aime les patates.

« Facile de ridiculiser. Trop facile.

— Oui. Je le sais. Je m'excuse.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je serais sérieux. Je vais analyser sans idées préconçues *Le désir de¹⁹ la parole* »

La parole est ce que le désir pousse vers les orifices²⁰ de l'âme qui l'abrite — la personne désirante, comme on aurait dit dans les années soixante. La parole est le moyen que le désir emploie pour dire qu'il désire ce qu'il ne peut pas dire. Et, en le disant, il nie le désir pour dire le Désir de l'autre qui n'est pas nommé. Mais si la parole du désir ne peut pas dire le désir, c'est que le Désir est la parole et la parole désire donc le désir, c'est-à-dire elle-même. Donc : la parole de la parole dans le désir, du désir muet.

Facile de comprendre pourquoi je préfère *le désir de la patate*.

Peu

Les psys (tous genres confondus) tournent toujours autour du peu. Ce qui leur donne une maîtrise du langage réservée jadis aux poètes. Les plus lucides le savent, les plus roublards en profitent et la majorité patouille.

Freud et la pédagogie

Une promenade est un détour entre chez soi et chez soi où, seul, ou en compagnie, on flâne pour rêver. *Freud antipédagogue* de Catherine Millot²¹ a été, pour moi, une longue promenade à travers les montagnes freudiennes où même les égratignures des ronces lacaniennes ont été agréables. Parti de la croyance que la pédagogie est un art qui se fourvoie quand elle prétend être une science, j'en suis revenu après un détour de quelques pages verdoyantes où, à l'aide d'une analyse serrée des textes de Freud, Catherine Millot montre que les tentatives de créer une pédagogie nouvelle fondée sur la psychanalyse sont destinées à la faillite — faillite non dans le sens que les pédagogues-analystes feraient plus de dégâts que les autres, mais parce que les espoirs naïfs qu'une « libération sexuelle » de l'enfance puisse libérer des névroses et faciliter ainsi l'apprentissage n'ont pas droit de cité dans un monde où l'inconscient est maître. Et l'inconscient est maître, dans le monde de Freud. La seule aide que la psychanalyse puisse donner à la pédagogie, c'est de lui inspirer une « éthique fondée sur la démythification de la fonction de l'idéal, comme fondamentalement mensonger [et de transformer] notre impuissance en la reconnaissance de l'impossible ».

Un message pessimiste ? Sans doute pour ceux qui croient que savoir implique pouvoir : pour ceux qui croient que le monde est un château de mots.

Et pour les autres ? Pour ceux qui croient que les mots habillent (et, parfois, déshabillent) le fond qui les

19 J'entends ma prof du lycée dire que ce n'est qu'un jeu fondé sur la préposition « de » qui oscille entre subjectif et objectif. Comme dirait Heidegger.

20 E puisque, hors métaphore, les orifices de l'âme sont ceux du corps, il y a des paroles qui passent à travers le c... Des paroles merdeuses.

21 Catherine Millot, *Freud antipédagogue*, Flammarion, 1997.

fait naître ? Une belle fable, une fable dure avec une chute rouge turbulente.

Art de la formule

Le sens de la formule de Freud est indépassable. Ses formules ont un relief aphoristique qui les protègent des dangers des clichés ; leur ossature, enveloppée d'une souple chair spirituelle, rudoie rarement l'esprit du lecteur ; leur rondeur, œuvre d'un temps sans pitié, gagne à Éros même les âmes les plus rétives. Et si Lacan semble parfois le dépasser, c'est seulement parce que les calembours relèvent même les idées les plus insipides. En voilà une tirée d'*Analyse terminée, analyse interminable* à propos de l'éducation et de l'analyse « ces professions impossibles, où l'on peut être sûr d'obtenir des résultats insatisfaisants ».

États d'âme

En août 1924, lors du discours inaugural de la conférence épiscopale de Palerme, le cardinal Papalardi, ébaucha une thèse qui aurait mérité bien plus d'attention de la part des évêques catholiques : « La résistance de certains théologiens à la modernité, considérée comme l'espace laïc où les sciences de la nature fixent arbitrairement l'horizon du savoir, a voilé la richesse du sacrement de la confession comme *revelatio revelans*²² (...) Un souci excessif de conservation et l'influence, pas toujours positive, des philosophies romantiques ont obscurci la fonction du discours dans une *revelatio revelans* comme nœud d'où procède la parole (...) une nouvelle science laïque, nommée psychanalyse, fondée à Vienne par M. Sigmund Freud, introduit une " confession " où l'événement de parole, né du discours, révèle ce que la raison ne peut connaître (...) Elle [la psychanalyse] risque d'occuper un lieu stratégique abandonné sans trop de réflexion par la majorité de nos théologiens. » En lisant le texte de la conférence donnée par Jacques Derrida lors des *États généraux de la psychanalyse*, tenus à Paris en juillet 2000, je me suis souvenu de l'allocution de Palerme. J'ai eu l'impression que, comme le cardinal, Derrida avançait des concepts « qui auraient mérité plus d'attention » et que « le souci excessif de conservation et une certaine influence des philosophies structuralistes » empêchait de voir l'énorme espace qui s'ouvrait devant la psychanalyse et dont Derrida faisait don à celle-ci sur un plateau d'argent.

Derrida, maître des *incipit* et souverain ornemaniste, ne pouvait pas ne pas renvoyer ses auditeurs aux États généraux de mai 1789 et, tout au long de sa conférence, y revenir pour y puiser des questions : *Plus de deux siècles plus tard, des États généraux de la psychanalyse sont-ils destinés à sauver ou à perdre un roi ou un Père de la nation ? de quel père, de quel roi, de quelle nation*²³ ? Sans trop prendre de risques, je peux suggérer les réponses qui circulent tout au long de la conférence : « du Père qui a nom Lacan-Freud et de la nation Europe », et si cette réponse est la bonne, la deuxième en découle immédiatement : « Ils sont

²² À ce propos, René Habachi est on ne peut plus clair : « La distinction révélation révélatante et révélation révélée peut sembler spécieuse puisqu'il s'agit, en fait, d'une même révélation et d'un même texte. La différence est dans le point de vue : faire le trajet : parole, discours, histoire, *eschaton* (révélation révélée) ou le trajet inverse : *eschaton*, histoire, discours parole (révélation révélatante) ». René Habachi, *Les deux pôles du problème d'une théologie de l'histoire*, Actes du colloque, *Révélation et Histoire*, Aubier 1971, p. 113.

²³ Pour faciliter la lecture, toutes les citations tirées de la conférence de Derrida et publiée sous le titre de *États d'âmes de la psychanalyse* par Galilée en 2000, seront in italique.

destinés à perdre le Père si Noblesse et Clergé ne s'allient pas au Tiers²⁴ (monde). » Un Tiers qui non seulement n'a pas encore obtenu un vote par tête, mais qui, dans bien des pays qui se disent « souverains », n'ose même pas s'attaquer à un « vote par banque ». Si la psychanalyse ne veut pas, comme le fit le catholicisme, perdre une occasion d'aider l'émancipation et la connaissance, elle doit penser ses résistances au monde, mais pour cela elle doit sans doute se libérer de l'esclavage de ses origines. La psychanalyse *n'a pas encore entrepris, et donc encore moins réussi à penser, à pénétrer et à changer les axiomes de l'éthique, du juridique, et du politique, notamment en ces lieux séismiques où tremble le phantasme idéologique de la souveraineté et où se produisent les événements géopolitiques les plus traumatiques, disons encore confusément les plus cruels de ce temps.* Il serait certes facile de lui répondre que tout cela est à l'extérieur des frontières de la psychanalyse et que la force de cette dernière est étroitement liée à son éloignement de l'éthique et du politique les plus immédiats. Mais le politique et l'éthique sont en train d'être broyés et reconstitués par une économie et une technique qui récusent le concept même de frontières et tout cela en passant sur le corps de l'énorme majorité qui constitue le Quart (monde).

Et tout cela *cruellement*. Pourquoi la cruauté ? Pourquoi le plaisir de faire et de vouloir le mal ? Il s'agit là de questions incontournables, et non seulement à notre époque, et ce sont des questions que la psychanalyse doit assumer. Peut-être même des questions fondamentales pour la psychanalyse si elle veut se sauver — en sens de rester fidèle à sa mission de délimitation des pouvoirs de la raison. Mais, contrairement à Derrida, je crois qu'elle doit devenir un outil — complexe et riche comme on veut, mais toujours un outil — pour nous aider à mieux écouter la parole de... pour mieux écouter la parole qui ne nous demande pas d'alibis, même théologiques. Apprivoisés par les médias, il ne faut pas croire que la cruauté soit seulement celle des Talibans ou des Hutus — celle du Tiers —, c'est surtout la peine de mort, en particulier aux États-Unis, le pays qui, même sur la cruauté, peut se faire du capital : *Tant qu'un discours psychanalytique conséquent n'aura pas traité (...) du problème de la peine de mort et de la souveraineté en général, du pouvoir souverain de l'État sur la vie et la mort du citoyen, cela manifestera une double résistance, et celle du monde à la psychanalyse et celle de la psychanalyse à elle-même comme un monde.* J'ai écrit « surtout la peine de mort », et ce « surtout » est complètement, simplement, basement, et, sans doute, inutilement politique, car : *il y a seulement des différences de cruauté, des différences de modalité, de qualité, d'intensité, d'activité, ou de réactivité dans la même cruauté.* Et pourtant, si ce sont les différences qui comptent ? S'il fallait laisser tomber le mot trop grossier de « cruauté » et introduire des centaines de mots pour définir les différentes cruautés, pour les comprendre et les combattre ? Mais, peut être que Derrida a raison et que ces centaines de mots ne sont pas de simples noms, mais le discours psychanalytique qui, j'ajoute, éclaire la voie vers la Parole.

Parler de cruauté implique introduire une catégorie éthique, politique et même du droit, mais si *la psychanalyse en tant que telle n'a pas à évaluer ou à dévaluer, à discréditer la cruauté ou la souveraineté d'un*

24 Ce n'est certainement pas l'Argentine, une province de l'Europe culturelle rattachée à l'Amérique du Sud qui peut parler au nom du Tiers (monde).

point de vue éthique (...) [est-ce que cela veut dire] qu'il n'y a aucun rapport entre psychanalyse et éthique, droit ou politique ? Non, il y en a, il doit y avoir une conséquence indirecte et discontinue : la psychanalyse en tant que telle ne produit ou ne procure aucune éthique, aucun droit, aucune politique, certes, mais il revient à la responsabilité, dans ces trois domaines de prendre en compte le savoir psychanalytique. La psychanalyse comme simple outil de connaissance ? comme science au service du politique ? comme savoir qui, par exemple, enlève à l'État toute possibilité de justification dans la condamnation à mort d'un citoyen ? Certes une psychanalyse plus humble, mais, probablement, une psychanalyse qui participerait à la construction d'égouts où, parfois, la cruauté coulerait sans laisser trop de traces.

Que dire quand Derrida écrit : *bien sûr l'État et l'Église tendent à limiter la production de tels esprits ... la couche supérieure d'hommes à l'esprit indépendant*, sinon qu'il y va un peu vite dans l'amalgame État-Église ? Et en allant trop vite, en se laissant prendre par son goût de la belle formule, il perd la richesse de la différence du religieux seul rempart, à notre avis, contre les assauts de la cruauté.

Et, pour conclure avec un retour aux États généraux de 1789, sans pourtant *m'égarer dans le délire historique*, j'aimerais citer Michelet qui, en décrivant le défilé des députés du 4 mai 1789, se demandait : « Qui distinguait dans cette foule d'avocats, la taille raide, la pâle figure de tel avocat d'Arras²⁵ ? », pour poser quelques questions à propos du défilé des psychanalystes de juillet 2000 : où est la nouvelle Arras ? encore en Europe ? ou en Chine ? ou dans un pays Musulman ? » Si Arras reste en Europe, le risque est énorme qu'un « pâle avocat » de la psychanalyse, nouveau Robespierre, étouffe, dans la terreur de la parole, la révolution déclenchée par Freud.

Folie

Dès la sortie du bureau, une manif bruyante occupait toutes les routes d'accès au centre de mon esprit. Je marchais vers la maison au rythme de petits slogans aigres et sans générosité quand, à l'improviste, un escadron de pensées, en tenue de combat, apparut au sommet du Mont Royal et dispersa en quelques secondes les contestataires. L'escadron disparut avec les derniers manifestants me laissant vide et sans idées. Immobile et sans idées, au coin de Saint-Urbain et Milton. Je ne savais plus la direction de la maison, ni si j'avais une maison ni qu'est-ce que c'était qu'une maison, ni qui j'étais. J'étais tellement vide que, si je n'avais pas eu un corps, je n'aurais pas été. Mon visage devait refléter assez clairement mon non-état interne car pour la première fois depuis que j'habitais à Montréal, quelqu'un me demanda, dans la rue, « Mais, ça va ? »

— Oui. Merci, je crois que je répondis. »

Je repris à marcher. Je suivais mes muscles qui, contrairement à ma conscience, semblaient savoir où aller. Ou, peut-être que ma conscience était tellement prise à donner des ordres aux muscles qu'elle n'avait pas le temps de me parler. Ou, encore que mon *moi conscient* était bien content de se reposer à l'ombre des ordres que la conscience donnait aux muscles. Ce qui est certain, c'est que je n'étais plus immobile et que

²⁵ Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, éd. la Pléiade, Gallimard, 1952, p. 90.

mon corps était poussé en avant par je-ne-sais pas quelle force. Ou tiré. Lentement les rues de l'esprit se peuplèrent : quelques pigeons d'abord, deux ou trois chats ensuite et puis un chien trop maigre pour avoir un patron et enfin des gens. Une *gens* surtout. Le corps d'une fille, le même qui m'avait parlé, je suppose, marchait une dizaine de pas devant moi. Je commençai à marcher derrière la fille qui marchait une dizaine de pas devant moi. D'un coup, et je ne saurais pas dire si c'était la perception qui avait changé ou la projection de la raison sur la perception ou des souvenirs enfouis depuis plusieurs décennies faisant surface, ou... ou... d'un coup, dis-je, la fille qui marchait devant moi disparut. D'elle ne restait que l'ondoiement d'une jupe caressant des cuisses impatientes. Rien d'autre. Et puis les cuisses et la jupe disparurent. Ne restèrent qu'ondoiement, caresses et impatience. Rien d'autre.

J'écris et l'ondoiement revient et reviennent les caresses et l'impatience et la jupe et les cuisses. Tout le reste est folie.

À ton âge

« À ton âge, moi aussi j'aimais beaucoup Paris. » Il est temps que j'enlève cette connerie de mon prêt-à-porter sloganaire. *À ton âge*..... malgré tous les efforts que j'ai faits pour montrer que dans *À ton âge* il n'y avait aucun mépris pour la jeunesse, aucune indication d'une évolution positive due au temps qui passe, aucune connotation paternaliste, j'ai obtenu de piètres résultats. Pourquoi ? Probablement parce que c'est doublement con de penser qu'on n'est pas con simplement parce qu'on marche de proue à poupe sur le bateau qui sillonne la connerie. Laissons donc tomber *À ton âge*. « Moi aussi j'aimais beaucoup Paris », n'est peut-être pas bien mieux : l'imparfait, aidé par une « aussi » pas tout à fait innocent, transfère sur un registre plus hypocrite la même indication de « évolution vers le mieux » de « j'ai compris, moi ! » La seule solution, si on n'aime pas Paris, et on a envie de le dire, est sans doute la suivante (un vrai œuf de Colomb) : « Je n'aime pas Paris. » Affirmation catégorique qui pourrait être suivie de longues explications inutiles. C'est quand même dommage qu'on ne réussisse pas, dans une même phrase, à dire qu'on n'aime pas Paris, qu'on l'a aimé, qu'avec l'âge on a changé d'avis, mais que ce changement n'a rien à voir avec une plus grande lucidité ou quoi que soit de positif. C'est dommage qu'on ne puisse pas parler sans que ce qu'on dit ne soit pas interprété comme le point d'arrivée positif d'une évolution de la vie. C'est dommage qu'on ne puisse pas enlever de la tête des gens cette immense conneries : que dans la vie d'un individu il y a des changements auxquels on puisse coller l'étiquette « positif ». Une dernière tentative : « À ton âge, moi aussi j'aimais beaucoup Paris. »

Souffrance

Elle ne souffre pas, je te l'assure. Il a sans doute raison. Son corps ne semble pas connaître la souffrance qui fait craqueter le sternum, ni celle qui broie le myocarde comme la chaîne d'une tronçonneuse, ni celle qui malaxe la cervelle comme un maître pâtissier travaille la pâte brisée ; ses oreilles n'ont jamais entendu le hurlement sans fin qui remonte de l'estomac et explose dans le larynx aux portes d'une bouche bouchée ; son ventre n'a jamais connu d'esquilles de larmes. Elle connaît la souffrance de ceux qui souffrent de ne pas souffrir, celle, légère, qui agite les sentiments endormis, celle qui lutte contre les

serres des mots, celle des fientes qui coulent le long des cuisses, celle des captifs de soi.

Tu as tort, elle souffre.

Excuses et accusations

en bonne et due forme, précédées d'une introduction zolienne, adressées au collectif de la revue *Conjonctures* par un ami qui craint pour l'amitié menacée par une psychanalyse toujours plus en forme et excessivement choyée, à son goût.

Cher collectif

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? Vous êtes sorties saines et sauvées du dossier sur le travail et sur le héros, vous avez magnifiquement conduit celui sur le droit d'auteur, vous apparûtes rayonnantes dans le numéro sur Ducharme. Mais quelle tache de boue sur votre revue si, dans un numéro sur psychanalyse et amitié, l'amitié est contrainte dans un coin obscur du château princier de la connaissance et des sentiments !

Parmi celles qui ont choisi la psychanalyse :

J'excuse

J'excuse la jeune fille tremblotante dont le désir d'amitié se noie dans les yeux aqueux du désir pauvrement charnel de l'autre.

J'excuse le gai mal aimé qui suit à la trace le manque d'amour paternel.

J'excuse le retardé sentimental qui devient psychanalyste pour cacher son manque à aimer.

J'excuse l'écrivain anémique qui, dans le jardin freudien, retrouve les fleurs de son enfance.

J'excuse les riches paumés qui rechargent leur temps en se branchant sur un réseau d'inepties.

Je t'excuse, mon ami.

J'accuse

J'accuse la fille fière qui ne sait pas rire des chatouillements de la tristesse.

J'accuse le gai engagé qui trotte vers le mariage.

J'accuse les riches qui achètent les nouvelles indulgences.

J'accuse les écouteurs pressés qui croient qu'il existe un temps pour l'amitié.

J'accuse les mères qui n'adoubent pas leurs enfants,

et surtout,

je m'accuse d'avoir des amis qui ont choisi le psy.

Et pour finir sur jeu de maux : j'accuse les lacaniens qui ne voient pas que Jacques use.

Faust et Freud

Il peut arriver qu'on se dise que Derrida ne contrôle pas parfaitement la situation, qu'il *dissémine* des concepts dont la *trace* est pratiquement inanalysable, qu'il jette un regard désabusé sur les *restes*, mais pas dans une conférence où il explique, en termes très simples et sentis, ce qu'est la déconstruction par rapport et envers la psychanalyse et, plus généralement, à l'analyse. Surtout pas à la fin de la conférence sur les résistances « de » et « à » la psychanalyse. Il termine en citant un passage de *Faust* où Méphistophélès, déguisé en Faust, montre à un étudiant venu demander conseil que la compréhension des philosophes vient toujours après. Après l'action. Après coup.

Il introduit la citation en écrivant qu'elle est une « traduction convenue », c'est-à-dire une traduction résultant d'un accord et surtout d'une convention. Pourquoi qualifie-t-il de « convenue » la traduction de Nerval qui des conventions ne s'est jamais fait le défenseur ? Y a-t-il une critique subtile qui m'échappe ? Sans doute. « Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement de pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille nœuds se forment d'un seul coup²⁶ : le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être ainsi : le premier est cela, le deuxième est cela, donc le troisième et le quatrième (...) Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand. » Il aurait pu terminer la tirade de Méphistophélès, mais il ne l'a pas fait. Il aurait dû, parce que le faux Faust introduit la chimie cette science qui... mais, cela pour après... Je le ferai donc à sa place, avec une traduction « non convenue »²⁷ :

Qui veut connaître et peindre le vivant

N'en doit d'abord chasser l'esprit fervent ;

Car, s'il possède en sa main les parties,

L'âme liante hélas ! en est partie.

« La nature en nos mains », dit la chimie... Eh ! Quoi ?

Elle-même se raille, et n'en sait le pourquoi.

Probablement Derrida n'a pas cité ce passage parce que les paroles de Méphistophélès sont trop convenues et en même temps trop facilement critiques d'une approche analytique qui est au fondement pas seulement de la chimie ou de la psychanalyse. L'analyse est interminable aussi à cause de ce que Méphistophélès dit : si elle se terminait, si elle trouvait les éléments ultimes elle se retrouverait avec une poignée de cendres ou comme écrit Derrida dans la première de trois de ses conférences publiées par

26 Dans une traduction non « convenue », celle de P. Brégeault de Chastenay (Aubier 1948), on retrouve :

Par où fuit ce fil invisible

Que tout d'un coup mille nœuds criblent.

Je dois confesser que j'aime ce fil criblé de nœuds. Je le préfère aux fils convenus de Nerval.

27 Toujours de Brégeault.

Galilée sous le titre de *Résistances* en 1996 : « (...) c'est parce qu'il n'y a pas d'éléments indivisibles ou d'origine simple que l'analyse est interminable ». Si Derrida avait poursuivi la citation, il aurait dû ajouter que la chimie a fait beaucoup de route, et pas toujours fausse, depuis ses débuts à l'époque de Goethe et que, même en chimie, l'analyse est interminable, si on la continue avec la mécanique quantique. Si on analyse les atomes (éléments étymologiquement indivisibles) on trouve un noyau entouré d'électrons, si on délie le noyau, on trouve des protons et des neutrons, si on défait les protons, on a des quarks... Comme quoi les ressemblances entre la mécanique quantique et la psychanalyse se situent bien ailleurs que là où une connaissance superficielle des deux la fait apparaître²⁸. Il n'aurait pas pu écrire comme il fait à page 42 : « Rien n'est plus éloigné de la déconstruction, malgré quelques apparences, rien ne lui est plus étranger que la chimie, cette science des simples (...) » Mais il devait l'écrire. Pour souligner la différence de la psychanalyse cette « science » que Freud dit, pour des mauvaises raisons, sœur de la chimie. Une attaque en règle. En règle comme Derrida sait le faire : par le travers et avec ambivalence. Une attaque qui se mue en résistance, une résistance active, armée. Mais ce type de résistance est-il encore une résistance ? Seulement si on pense à la *Résistance*, celle contre les Allemands : « Le plus beau mot de la politique et de l'histoire de ce pays ». La vraie résistance, pas celle de la philosophie, celle qui, comme disait Goethe par la bouche de Méphistophélès, vient toujours après, celle qui s'oppose aux cinq Allemands (Kant, Hegel, Husserl, Heidegger et Freud²⁹), par exemple : « les philosophes de la tradition de l'analyse » auxquels la déconstruction demande des « explications ». Auxquels elle résiste. Qu'elle attaque. Une tradition qui délie, simplifie, va chercher les origines, mais qui ne peut que trouver un ombilic au nœud indénouable, comme celui du rêve ou de la vie. Un nœud qui résiste et qui ne peut que résister à toute tentative de dénouement analytique : la psychanalyse existe parce qu'il y a résistance. Seulement pour cela.

Rire

Je n'aime pas le rire malin de celui qui se moque de la fable de la Vierge et du Saint-Esprit. Je le trouve vulgaire comme un enfant fier d'avoir si bien singé un adulte.

Je n'aime pas le rire ventral de celui qui, satisfait de sa petitesse, cherche mon appui.

J'aime le rire qui rit.

Myopes

Il a les yeux de son père... vraiment le nez de sa mère ! t'as vu ? Il marche en bougeant les bras comme son père...

Regarde sa façon de mettre les mains dans les poches... il a le style de sa mère...

Qu'est-ce que la ressemblance ? Un pont précaire que l'on pose entre deux individus ? Ouais, c'est une image... Il y a des cas où pratiquement tous sont d'accord sur des ressemblances, mais il y en a bien d'autres, bien plus intéressants, où quelqu'un voit une ressemblance là où les autres n'y voient rien. Ça

²⁸ Je fais, bien sûr, allusion à la si galvaudée indétermination,

²⁹ C'est moi qui ai ajouté Freud, parce qu'il me semble injuste qu'il l'ait oublié dans le paragraphe sur la tradition analytique, même s'il parle de la tradition philosophique.

vous est certainement arrivé de sentir que Julie ressemble à Paule même si tous disent qu'elle ressemble à France. Quelque chose a provoqué un déclic dans votre tête et voilà que le visage de Julie s'embrume et que les traits de Paule prennent sa place. Moi, par exemple, je trouve que Ben Laden ressemble à Charlotte Rampling, mais je n'ai trouvé personne qui partage mon point de vue. J'ai aussi toujours trouvé que Donald Trump et Leonid Brejnev se ressemblent comme deux gouttes d'eau, mais dans ce cas aussi... Je dois dire que je suis myope et j'ai constaté que souvent les myopes savent trouver des ressemblances là où ceux qui voient bien n'y voient que dalle. Il serait trop facile de dire que cette capacité des myopes n'est due qu'au flou qui caractérise leur vision et qui les empêche de voir les différences. Observer des gens ce n'est pas comme lire des lettres de l'alphabet accrochées au mur de l'ophtalmologiste ou voir le chas d'une aiguille ! Voir des ressemblances s'apparente plutôt à la compréhension d'un poème. Je ne crois donc pas être très loin du vrai en disant que les myopes voient mieux les ressemblances parce qu'ils sont moins aveuglés par la précision des détails ; parce que leur défaut leur permet d'abstraire les caractéristiques physiques les plus immédiates et de sentir quelque chose de plus global (j'écris bien global et non profond !). Le détail, la précision sont affaire de paroles, la ressemblance est une affaire d'âme. Mais, quoi de plus flou que votre âme ? L'âme de l'autre.

Confiance

« Tais-toi » est la pire offense qu'on puisse faire à un humain.

Mandement royal émis à Barcelone en 1263 : « Vous ferez en sorte de presser les Juifs (...) pour qu'ils vous présentent et vous remettent tous les livres qui sont appelés *Soffrim*, composés par un certain Juif du nom de Moïse fils de Maymon l'Égyptien (...) parce qu'ils contiennent des blasphèmes envers Jésus-Christ. Ils feront cela sans tarder et sans opposer aucune difficulté, aucune excuse ne pouvant être retenue. Ces livres, peu de temps après, vous les brûlerez en public (...) ».

Mackinnon veut censurer la pornographie, car « *a stiff prick turns the mind to shit* ».

Unique commandement de toute inquisition (libérale, néo-libérale, post-libérale ou cryptolibérale, catholique, luthérienne calviniste ou baptiste, musulmane — talibane ou komeinienne ou Agakahnienne —, indoue, écologiste, new-age ou fasciste, marxiste, anarchiste, féministe, machiste ou je-m'en-foutiste) : *dans les autres, confiance tu n'auras point*. En toi non plus. Surtout. À cela la psychanalyse a bien contribué, malgré elle, sans doute.

Parents

Engourdis dans leurs vieilles âmes, ils ignorent l'art de préparer les ados pour qu'y poussent les primeurs de la jeunesse.

Pensez

« Pensez au contraste attristant entre l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant et la faiblesse mentale d'un adulte moyen. » (S. Freud *L'Avenir d'une illusion*). Pensez-y. Cela retarde la FRC³⁰.

30 Fainéantise et Ramollissement du Cerveau.

Une veuve dans la quarantaine qui aimait son mari : « Il est bien plus dur de rester veuve à quatre-vingts ans qu'à quarante ». J'avais toujours pensé le contraire. Elle m'a fait changer d'avis. Elle sait de quoi elle parle. Elle disait que... Je ne vous dis pas de qu'elle disait. Pensez. Pensez sans aide, sans filets de protection. Cela retarde la FRC.

Périastre

Freud, le Newton du système parental, chercha inutilement le périastre des enfants.

Lou et Sigmund

Je vous accorde qu'il n'y a pas de pire rapport que celui entre un *ejaculator praecox* et une lesbienne. Mais je vous interdis de faire allusion à Freud et Lou Salomé !

Freud qui écrit à Lou Salomé que son fils a une passion pour Rilke, ça donnerait du fil à retordre même à un vieux briscard comme Lacan.

L'extrême du religieux c'est sa norme et l'extrême caché cache le pire. Lou Salomé à Freud « le fait de devenir religieux [est] un mauvais signe que quelque chose ne va pas. » Et quand ça ne va pas on fait du n'importe quoi, n'est-ce pas ?

Lou, à Freud, à propos des femmes: « leur esprit est sexe et leur sexe esprit ». Elle en sait long, comme le sage viennois. Presque comme son autre ami, le fou, celui qu'elle ne sait pas si elle l'a embrassé. Elle en sait long, mais elle a la mémoire courte.

Perroquets

Diane Warren est une des plus célèbres et riches auteures de chansons populaires. C'est elle, par exemple, qui a écrit *Because You Loved Me* pour Celine Dion. Dans une entrevue, elle est orgueilleuse de citer l'explication de son psy sur les motifs de sa thérapie : « Vous avez beaucoup de succès, vous êtes belle, vous êtes intelligente et votre meilleur ami est un perroquet. » Enseignement à tirer : même si vous avez tout ce qu'on dit qu'il faut avoir, si vos amis sont des perroquets, vous aurez besoin d'un psy.

Trois hommes et une femme

Certains types d'illuminations, celles qui s'éteignent avec la vie, sont le propre de l'adolescence. Nietzsche, Joyce, Montale, Adorno et Dante éclairèrent le chemin de mon enthousiasme juvénile et gardèrent le désespoir loin de mes sentiers pas encore battus. Depuis, je découvris bien d'autres hommes à plumes qui m'emportèrent très haut, mais je dus attendre celle que, par manque de courage, on appelle maturité pour retrouver les mêmes éclats qu'avant mes vingt ans. Trois hommes ont su remettre les restes de mon cerveau dans la condition de nuire à la nuisance ambiante : Réjean Ducharme, Thomas Pynchon et John Berger. S'il est fort difficile de trouver ce que mes maîtres de jeunesse avaient en commun (l'éloignement de la facilité ?), je crois savoir ce qui rapproche les trois camarades de descente : leur refus, plus ou moins politique, du spectacle.

J'écris cela à l'occasion du troisième anniversaire de la mort de ma mère.

Écoute qui peut.

Peu

Courriel : « Je trouve vos jeux de mots sur la psy faciles et lassants. Tout ce qui n'est pas lié au concret de la lutte contre l'injustice tourne autour du peu ! Vos considérations aussi. A. S. »

C'est sans doute vrai.

Mais il y a plusieurs manières de tourner autour du peu. On peut chercher dans le peu des traces du beaucoup comme font certains philosophes ou gonfler le peu pour détruire les traces du beaucoup comme font les psys.

Handicap

Je suis une handicapée sémantique. Quand je lis dans les *Écrits de linguistique générale* que : « Lors même qu'on dépouille un signe de sons sens... »³¹, je m'aperçois que je suis incapable de le faire. Je ne peux jamais me défaire du sens. Quoi que je fasse, je reste prise dans des réseaux de sens. C'est ce handicap qui m'empêche de comprendre mes amis qui depuis des années parlent de *perte de sens*.

« Mais *perdre* et *dépouiller* ce n'est pas la même chose : dans un cas c'est passif, en dehors de la volonté du sujet et dans l'autre le sujet agit.

- Tu as sans doute raison. Mais, quoi que je fasse, le sens est toujours là. Je dirais même que plus je me démène pour me libérer et plus je suis prisonnière du sens.
- Je crois que tu es plutôt prisonnière des sens. »

Bébés

Je pourrais parler du bouton de rose de ses lèvres, de sa peau délicate comme un vers de Pétrarque, de ses joues qui réclament des baisers, de ses doigts qui s'accrochent avec une force ténue, du torse immaculé évoqué par un zip coquettement ouvert, de ses pieds minuscules qui oscillent au gré de mes mouvements, de son corps qui porte encore le parfum de son ancienne demeure... Je ne le ferais pas, car ça fait trop kitsch et mes amis ne me le pardonneraient pas. Ce que je peux vous dire, c'est que j'ai gardé dans mes bras pendant deux heures un bébé d'un mois et que je l'ai observé comme on observe la vie quand on n'est pas noyé dans son moi. Je pourrais aussi dire que j'ai mieux compris pourquoi je vois parfois (ou souvent ?) les femmes comme des enfants. Je ne le dirai pas car ça fait trop macho et mes amies ne me le pardonneraient pas.

Sur les rives du St.-Laurent

Nous sommes venues en éclaireuses, avec le petit Thomas. Les deux meilleures tables — celles d'où les arbres ne font aucun écran à la ligne orgueilleuse des gratte-ciel — étaient déjà occupées par une troupe de Sud-américains. Nous choisîmes la table placée dans la cambrure de la presqu'île, près du bateau qui

³¹ Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard 2002, p. 113.

navigue, immobile, sur le sable.

« Comme ça, dit Sylvie, quand Thomas s'ennuiera, nous serons à deux pas du bateau. N'est-ce pas Thomas ? » Thomas, le regard collé sur deux enfants de deux ou trois ans ses aînés, qui escaladent silencieux le bateau, ne répond pas. Il n'aurait pas répondu même s'il n'était pas ailleurs : du haut de ses vingt-deux mois il avait décidé que ce n'était pas encore le temps de perdre son temps avec les mots de tous les jours.

Il préfère de loin écouter.

Comme moi.

Tout est prêt. Il ne manque que les saucisses que les deux hommes de Sylvie (son père et son fils) sont allés acheter chez Milan. Et le vin. « On sera là avant une heure. Préparez le feu et les salades, quand on arrive en dix minutes la viande sera prête ». À deux heures ils n'étaient pas encore arrivés. Sylvie plongeait dans Foucault, Thomas dans le sommeil. Je le couchai sur une couverture, dans l'herbe, sous un énorme pin. Je me couchai à côté.

Il se réveilla. Il me montrait — ou il se montrait — les pommes du pin qui nous surplombait et il riait : « Là... là... », qu'il disait, plutôt avec ses mains qu'avec sa bouche. Les « là, là » s'espacèrent. Avec un mouvement brusque, comme si une peur soudaine l'avait envahi, il se colla à mon corps.

Je déposais son avant-bras dans ma main à demi ouverte. Ces os minuscules me protégeaient. Je m'éloignai. Loin, loin. Loin du connard de *Téléquébec*, de l'indifférence de ma mère, des caprices de Christine, de ce couillon de Pierre.

Vingt-quatre ans en arrière. Apaisée comme il ne m'arrivait plus depuis des années.

J'étais retournée à la case de départ : celle que j'avais bâti à coup de mélancolie et frustration dans mon adolescence confuse et d'où je me serais envolée... À l'époque où je nous voyais vivre comme deux... Nous, moi et l'autre que je n'avais pas encore rencontré. Bien avant que je ne décide d'avorter.

Une enclume se pose sur mes souvenirs. Dans mon ventre.

Mon Thomas n'a jamais ri aux pommes de pin.

Comme le pus d'un furoncle.

Et lui avec son énorme bouquet de roses, à la sortie de l'hôpital.

— T'es plus bête que je ne le pensais, et je lui crachais à la figure.

Il m'avait tout enlevé. Tout ce qu'il avait pu. Il s'était installé dans mon corps, dans mes sentiments et dans mes idées comme s'il était chez lui. Tranquille. Je lui donnais la tranquillité nécessaire pour terminer son doctorat.

« Oh ! si tu savais comme j'en ai besoin. Si je finis c'est grâce à toi. »

J'étais son monde ! Trois mois après que j'avais décidé, pour sa sale carrière ! de laisser qu'on jette dans les déchets d'un vieil hôpital sombre et sale... il s'en alla.

Pédofille

Que celui qui — enfant — n'a pas rêvé d'une pédofille sorte du placard.

Petit

« La plupart de nos professeurs sont des créatures minables, qui semble s'être donné pour tâche de barricader la vie de leurs élèves et de la transformer, finalement et définitivement, en une épouvantable déprime. Ce sont d'ailleurs que les crétins sentimentaux et pervers de la petite-bourgeoisie qui se poussent dans le métier d'enseignant.³² » Dans le spectacle tiré de *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard et mis en scène par Denis Marleau, c'est le rire fort et franc des spectateurs qui, se sentant visés, renvoient la flèche dans le champ anonyme des autres qui frappe. Une trentaine de pages après, dans le livre : « Tout, chez Heidegger, est de seconde main, il était et il est le prototype du penseur à la traîne à qui tout, mais alors vraiment tout a manqué pour penser par lui-même. [...] Heidegger est le petit-bourgeois de la philosophie allemande, qui a coiffé la philosophie allemande de son bonnet de nuit kitsch [...] Heidegger a toujours plu aux femmes crispées... » Les rires sont moins bruyants, plus féminins, ce sont les rires de ceux qui dans la mode jusqu'au cou ont déjà délaissé Heidegger pour un petit-bourgeois de la philosophie française.

Je croyais que l'infamie associée à « petit-bourgeois » avait disparu avec la noyade du communisme et que l'expression n'exprimait plus la hargne de quelques petit-bourgeois incapables de se voir comme des petit-bourgeois mesquinisant sur tout. Je me trompais. Les petits-bourgeois continuent à rire des petits-bourgeois. C'est leur manière de refuser la possibilité de s'attaquer aux racines de la « culture » et de se contenter de regarder les branches que le vent de la mode dépouille des dernières feuilles. Mais pourquoi avons-nous besoin d'ajouter « bourgeois » à « petit » pour indiquer la petitesse, la mesquinerie, l'étroitesse ? Pourquoi « petit » ne suffisait-il pas ? Sans doute parce qu'il a trop de connotations de l'enfance et de la chambre à toucher.

Certitudes

Ils furent amis, amants et amis encore. Après la première bouteille de Saint-Émilion, ils investiguent consciencieusement, calmement, avec la solennité des gens saouls ce qui les firent basculer. Les idées vacillent toujours un peu plus et les sentiments se forment et se déforment derrière les mots qui se culbutent. Le corps suit. Le corps suit ? On a l'impression que le corps suit.

Dès l'enfance, on nous enseigne qu'on a un corps et un esprit. Que les choses ont une âme. Hier, en écoutant mes amis qui furent amis, amant et amis encore, j'eus la certitude que ce qu'on nous a enseigné à propos de l'esprit est faux. Mais cette certitude est la compagne fidèle d'une autre, qui est certaine que l'enfance seule porte la vérité. Je ne dirai rien de la troisième, de celle que trop de gens disent partager, de celle qui

³² Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*, Gallimard, 1988.

se nie en disant qu'il n'y a pas de certitudes.

Irritation

J'ai relu deux pages très agressives que j'avais écrites contre un intellectuel québécois qui pense avec ses chaussettes et que *Le Devoir* considère comme l'un des plus beaux fleurons du pays. J'en avais trop mis et cela m'a fait repenser à un courriel que Paolo m'avait envoyé après qu'il avait lu une tirade contre un fade intellectuel français qui n'avait cessé de faire des appels fades à ses fades confrères : « Arrête d'attaquer des positions sans aucun intérêt. C'est trop facile. Si t'as vraiment envie de critiquer ne te laisse pas attirer par les vieux refrains remis à la mode par la publicité télépensée. Ce qui t'irrite, te fait perdre toute lucidité et te fait écrire des choses qu'irritent même tes amis les plus proches ». Il a raison. De l'inutile foudre aux yeux. Un irrité aveugle qu'irrite des amis toujours prêts à se débarrasser de leur fragile lucidité. Un tourbillon de mots stérile.

Il a raison. Il faut que j'arrête de m'acharner contre des *punching-balls* comme s'ils étaient des adversaires en chair et en verbe.